

Carmosine

Alfred de Musset

Première parution en 1850

ACTE PREMIER

(Une salle chez maître Bernard.)

ACTE PREMIER - Scène première

(*MAÎTRE BERNARD , DAME PÂQUE .*)

DAME PÂQUE

Faites-moi le plaisir de laisser là vos drogues, et d'écouter un peu ce que je vous dis.

MAÎTRE BERNARD

Faites-moi la grâce de ne pas me le dire du tout, ce sera tout aussitôt fait.

DAME PÂQUE

Comme il vous plaira. Mélangez vos herbes empestées tout à votre aise. Le seul résultat de votre obstination sera de la voir mourir dans nos bras.

MAÎTRE BERNARD

Si mes remèdes ne peuvent rien, que peut donc votre bavardage ? Mais c'est votre unique passe-temps de nous inonder de discours inutiles. Dieu merci, la patience est une belle vertu.

DAME PÂQUE

Si vous aimiez votre pauvre fille, elle serait bientôt guérie.

MAÎTRE BERNARD

Pourquoi me dites-vous cela ? Êtes-vous folle ? Ne voyez-vous pas ce que je fais du matin au soir ? Pauvre chère âme ! tout ce que j'aime ! Dites-moi, n'est-ce donc pas assez de voir souffrir l'enfant de mon cœur, sans avoir sur le dos vos éternels reproches ? car on dirait, à vous entendre, que je suis cause de tout le mal. Y a-t-il moyen de rien comprendre à cette mélancolie qui la tue ? Maudites soient les fêtes de la reine, et que les tournois aillent à tous les diables !

DAME PÂQUE

Vous en revenez toujours à vos moutons.

MAÎTRE BERNARD

Oui, on ne m'ôtera pas de la tête qu'elle est tombée malade un dimanche, précisément en revenant de la passe d'armes. Je la vois encore s'asseoir là, sur cette chaise ; comme elle était pâle et toute pensive ! comme elle regardait tristement ses petits pieds couverts de poussière ? Elle n'a dit mot de la journée, et le souper s'est passé sans elle.

DAME PÂQUE

Allez, vous n'êtes qu'un vieux rêveur. Le meilleur de tous les remèdes, je vous le dirai, malgré votre barbe : c'est un beau garçon et un anneau d'or.

MAÎTRE BERNARD

Si cela était, pourquoi refuserait-elle tous les partis qu'on lui présente ? Pourquoi ne veut-elle même pas entendre parler de Perillo, qui était son ami d'enfance ?

DAME PÂQUE

Vraiment, elle s'en soucie bien ! Laissez-moi faire. On lui proposera telle personne qu'elle ne refusera pas.

MAÎTRE BERNARD

Je sais ce que vous voulez dire, et pour celui-là, c'est moi qui le refuse. Vous vous êtes coiffée d'un flandrin.

DAME PÂQUE

Vous verrez vous-même ce qui en est.

MAÎTRE BERNARD

Ce qui en est ? Mais, dame Pâque, il y a pourtant dans ce monde certaines choses à considérer. Je ne suis pas un grand seigneur, madame, mais je suis un honnête médecin, un médecin assez riche, dame Pâque, et même fort riche pour cette ville ; j'ai dans mon coffre quantité de sacs bien et dûment cachetés. Je ne donnerai pas plus ma fille pour rien, que je ne la vendrai, entendez-vous ?

DAME PÂQUE

Vraiment, vous ferez bien, et votre fille mourra de votre sagesse, si elle ne meurt de vos potions. Laissez donc là ce flacon, je vous en prie, et n'empoisonnez pas davantage cette pauvre enfant. Ne voyez-vous donc pas, depuis deux mois, que vos drogueries ne servent à rien ? Votre fille est malade d'amour, voilà ce que je sais, moi, de bonne part. Elle aime ser Vespasiano, et toutes les fioles de la terre n'y changeront pas un iota.

MAÎTRE BERNARD

Ma fille n'est point une sottise, et ser Vespasiano est un sot. Qu'est-ce qu'un âne peut faire d'une rose ?

DAME PÂQUE

Ce n'est pas vous qui l'épouserez. Essayez donc d'avoir le sens commun. Ne convenez-vous pas que c'est en revenant des fêtes de la reine que votre fille est tombée malade ? N'en parle-t-elle pas sans cesse ? N'amène-t-elle pas toujours les entretiens sur ce chapitre, sur l'habileté des cavaliers, sur les prouesses de celui-là, sur la belle tournure de celui-ci ? Est-il rien de plus naturel à une jeune fille sans expérience que de sentir son cœur battre tout à coup pour la première fois, à la vue de tant d'armes resplendissantes, de tant de chevaux, de bannières, au son des clairons, au bruit des épées ? Ah ! quand j'avais son âge !...

MAÎTRE BERNARD

Quand vous aviez son âge, dame Pâque, il me semble que vous m'avez épousé, et il n'y avait point là de trompettes.

DAME PÂQUE

Je le sais bien, mais ma fille est mon sang. Or, dans ces fêtes, je vous le demande, à qui peut-elle s'intéresser ? Qui doit-elle chercher dans la foule, si ce n'est les gens qu'elle connaît ? Et quel autre, parmi nos amis, quel autre que le beau, le galant, l'invincible ser Vespasiano ?

MAÎTRE BERNARD

À telle enseigne, qu'au premier coup de lance, il est tombé les quatre fers en l'air.

DAME PÂQUE

Il se peut que son cheval ait fait un faux pas, que sa lance se soit détournée, je ne nie pas cela ; il se peut qu'il soit tombé.

MAÎTRE BERNARD

Cela se peut assurément ; il a pirouetté en l'air comme un volant, et il est tombé, je vous le jure, autant qu'il est possible.

DAME PÂQUE

Mais de quel air il s'est relevé !

MAÎTRE BERNARD

Oui, de l'air d'un homme qui a son dîner sur le cœur, et une forte envie de rester par terre. Si un pareil spectacle a rendu ma fille malade, soyez persuadée que ce n'est pas d'amour. Allons, laissez-moi lui porter ceci.

DAME PÂQUE

Faites ce que vous voudrez. Je vous préviens que j'ai invité ce chevalier à souper. Que votre fille ait faim ou non, elle y viendra, et vous jugerez par vous-même de ce qui se passe dans son cœur.

MAÎTRE BERNARD

Et pourquoi ne parlerait-elle pas, si vous aviez raison ? Suis-je donc un tyran, s'il vous plaît ? Ai-je jamais rien refusé à ma fille, à mon unique bien ? Est-ce qu'il peut lui tomber une larme des yeux sans que tout mon cœur... Juste ciel ! plutôt que de la voir ainsi s'éteindre sans dire une parole, est-ce que je ne voudrais pas ?... Allons ! vous me rendriez fou !

(Ils sortent chacun d'un côté différent.)

ACTE PREMIER - Scène II

PERILLO(*seul, entrant.*)

Personne ici ! Il me semblait avoir entendu parler dans cette chambre. Les clefs sont aux portes, la maison est déserte. D'où vient cela ? En traversant la cour, un pressentiment m'a saisi... Rien ne ressemble tant au malheur que la solitude... maintenant j'ose à peine avancer. — Hélas ! je reviens de si loin, seul et presque au hasard ; j'avais écrit pourtant, mais je vois bien qu'on ne m'attendait pas. Depuis combien d'années ai-je quitté ce pays ? Six ans ! Me reconnaîtra-t-elle ? Juste ciel ! comme le cœur me bat ! Dans cette maison de notre enfance, à chaque pas un souvenir m'arrête. Cette salle, ces meubles, les murailles même, tout m'est si connu, tout m'était si cher ! D'où vient que j'éprouve à cet aspect un charme plein d'inquiétude qui me ravit et me fait trembler ? Voilà la porte du jardin, et celle-ci !... J'ai fait bien du chemin pour venir y frapper ; à présent j'hésite sur le seuil. Hélas ! là est ma destinée ; là est le but de toute ma vie, le prix de mon travail, ma suprême espérance ! Comment va-t-elle me recevoir ? Que dira-t-elle ? Suis-je oublié ? Suis-je dans sa pensée ? Ah ! voilà pourquoi je frissonne... tout est dans ces deux mots, l'amour ou l'oubli !... Eh bien ! quoi ? Elle est là sans doute. Je la verrai, elle me tendra la main : n'est-elle pas ma fiancée ? n'ai-je pas la promesse de son père ? n'est-ce pas sur cette promesse que je suis parti ? n'ai-je pas rempli toutes les miennes ? Serait-il possible ?... Non, mes doutes sont injustes ; elle ne peut être infidèle au passé. L'honneur est dans son noble cœur, comme la beauté sur son visage, aussi pur que la clarté des cieux. Qui sait ? elle m'attend peut-être ; et tout à l'heure... Ô Carmosine !

ACTE PREMIER - Scène III

(*PERILLO , MAÎTRE BERNARD .*)

MAÎTRE BERNARD

Silence ! elle dort. Quelques heures de bon sommeil, et elle est sauvée.

PERILLO

Qui, monsieur ?

MAÎTRE BERNARD

Oui, sauvée, je le crois, du moins.

PERILLO

Qui, monsieur ?

MAÎTRE BERNARD

C'est toi, Perillo ? ma pauvre fille est bien malade.

PERILLO

Carmosine ! Quel est son mal ?

MAÎTRE BERNARD

Je n'en sais rien. Eh bien ! garçon, tu reviens de Padoue ; j'ai reçu ta lettre l'autre jour ; tu as terminé tes études, passé tes examens, tu es docteur en droit, tu vas recevoir et bien porter le bonnet carré ; tu as tenu parole, mon ami ; tu étais parti bon écolier, et tu reviens savant comme un maître. Hé ! hé ! voilà une belle carrière devant toi. Ma pauvre fille est bien malade.

PERILLO

Qu'a-t-elle donc, au nom du ciel ?

MAÎTRE BERNARD

Hé ! je te dis que je n'en sais rien. C'est une joie pour moi de te revoir, mon brave Antoine, mais une triste joie ; car pourquoi viens-tu ? Il était convenu entre ton père et moi que tu épouserais ma fille dès que tu aurais un état solide ; tu as bien travaillé, n'est-ce pas ? ton cœur n'a pas changé, j'en suis sûr, le mien non plus, et maintenant... Ô mon Dieu ! Qu'a-t-elle donc fait ?

PERILLO

Vos paroles me font frémir. Quoi ! sa vie est-elle en danger ?

MAÎTRE BERNARD

Veux-tu me faire mourir moi-même, à te répéter cent fois que je l'ignore ? Elle est malade, Perillo, bien malade.

PERILLO

Se pourrait-il qu'un homme aussi habile, aussi expérimenté que vous ?...

MAÎTRE BERNARD

Oui, expérimenté, habile ! Voilà justement ce qu'ils disent tous. Ne croirait-on pas que j'ai dans ma boutique la panacée universelle, et que la mort n'ose pas entrer dans la maison d'un médecin ?

PERILLO(à part.)

Mes pressentiments étaient donc fondés ; je suis venu pour trouver cela.(*Haut.*)
Ce que vous me dites, monsieur, est horrible. Me sera-t-il permis de voir Carmosine ?

MAÎTRE BERNARD

Sans doute, quand elle s'éveillera ; mais elle est bien faible, Perillo. Peut-être nous faudra-t-il d'abord la préparer à ta venue, car la moindre émotion la fatigue beaucoup et suffit quelquefois pour la priver de ses sens. Elle t'a aimé, elle t'aime encore, tu devais l'épouser... tu me comprends.

PERILLO

J'agirai comme il vous plaira. Faut-il que je m'éloigne pour quelques jours, pour un aussi long temps que vous le jugerez nécessaire ? Parlez, mon père, j'obéirai.

MAÎTRE BERNARD

Non, mon ami, tu resteras. N'es-tu pas aussi de la famille ?

PERILLO

Il est bien vrai que j'espérais en être, et vous appeler toujours de ce nom de père que vous me permettiez quelquefois de vous donner.

MAÎTRE BERNARD

Toujours, et tu ne nous quitteras plus.

PERILLO

Mais vous me dites que ma présence peut être nuisible ou fâcheuse. Quand ma vue ne devrait causer qu'un moment de souffrance, la plus faible impression, la plus légère pâleur sur ses traits chéris, ô Dieu ! plutôt que de lui coûter seulement une larme, j'aimerais mieux recommencer le long chemin que je viens de faire, et m'exiler à jamais de Palerme.

MAÎTRE BERNARD

Ne crains rien, j'arrangerai cela.

PERILLO

Aimez-vous mieux que j'aie loger dans un autre quartier de la ville ? Je puis trouver quelque maison du faubourg (*j'en avais une avant d'être orphelin*)
. J'y demeurerais enfermé tout le jour, afin que mon retour fût ignoré ; le soir seulement, n'est-ce pas, ou le matin de bonne heure, je viendrais frapper à votre porte et demander de ses nouvelles, car vous concevez que sans cela je ne saurais... Elle souffre donc beaucoup ?

MAÎTRE BERNARD

Tu pleures, garçon ? Écoute donc, il ne faut pourtant pas nous désoler si vite. Cette incompréhensible maladie ne nous a pas dit son dernier mot. Elle dort dans ce moment-ci, et, je te l'ai dit, cela est de bon augure. Qui sait ? Prenons nos précautions tout doucement, avec ménagement. Évitions, avant tout, qu'elle ne te voie trop vite : dans l'état où elle est, je n'oserais pas répondre...

ACTE PREMIER - Scène IV

(LES PRÉCÉDENTS , DAME PÂQUE .)

DAME PÂQUE

Votre fille vient de se réveiller ; elle voudrait... Ah ! c'est vous, seigneur Perillo ? Je suis charmée de vous revoir.*(Perillo salue. — À part.)*

Encore un amoureux transi ! Nous nous serions bien passés de sa visite...*(Haut à son mari.)*

Votre fille voudrait aller au jardin.

MAÎTRE BERNARD

Que me dites-vous là ? est-ce que cela est possible ? à peine depuis trois jours peut-elle se soutenir.

DAME PÂQUE

Elle est debout, elle se sent beaucoup mieux, le sommeil lui a fait grand bien. Elle veut marcher et respirer un peu.

MAÎTRE BERNARD

En vérité !*(À Perillo.)*

Tu vois, mon cher Antoine, que je ne me trompais pas tout à l'heure. Voici un changement, un heureux changement. Elle va venir, retire-toi un instant.

PERILLO

Elle va venir, et il faut que je m'éloigne ! Si j'osais vous faire une demande...

MAÎTRE BERNARD

Qu'est-ce que c'est ?

PERILLO

Laissez-moi la voir ; je me cacherai derrière cette tapisserie ; un seul moment, que je la voie passer !

MAÎTRE BERNARD

Je le veux bien, mais ne te montre point que je ne t'appelle ; je vais tenter en ta faveur tout ce qui me sera possible ; — et vous, dame Pâque, ne soufflez mot, je vous prie.

DAME PÂQUE

Sur vos affaires ? Je n'en suis pas pressée ; je n'aime pas les mauvaises commissions. Voici votre fille ; je vais au jardin porter mon grand fauteuil auprès de la fontaine.

(Perillo se cache derrière une tapisserie.)

ACTE PREMIER - Scène V

(*MAÎTRE BERNARD , PERILLO , CACHÉ , CARMOSINE .*)

CARMOSINE

Eh bien ! mon père, vous êtes inquiet, vous me regardez avec surprise ? Vous ne vous attendiez pas, n'est-il pas vrai, à me voir debout comme une grande personne ? C'est pourtant bien moi. (*Elle l'embrasse.*)

Me reconnaissez-vous ?

MAÎTRE BERNARD

C'est de la joie que j'éprouve, et aussi de la crainte. Es-tu bien sûre de n'avoir pas trop de courage ?

CARMOSINE

Oh ! je voulais vous surprendre bien davantage encore, mais je vois que ma mère m'a trahie. Je voulais aller au jardin toute seule, et vous faire dire en confidence qu'une belle dame de Palerme vous demandait. Vous auriez pris bien vite votre belle robe de velours noir, votre bonnet neuf, et comme j'avais un masque... Eh bien ! qu'auriez-vous dit ?

MAÎTRE BERNARD

Qu'il n'y a rien d'aussi charmant que toi ; ainsi ta ruse eût été inutile. Hélas ! ma bonne Carmosine, qu'il y a longtemps que je ne t'ai vue sourire !

CARMOSINE

Oui, je suis toute gaie, toute légère. Je ne sais pourquoi... C'est que j'ai fait un rêve. Vous souvenez-vous de Perillo ?

MAÎTRE BERNARD

Assurément. Que veux-tu dire ? (*À part.*)
C'est singulier ; jamais elle ne parlait de lui.

CARMOSINE

J'ai rêvé que j'étais sur le pas de notre porte. On célébrait une grande fête. Je voyais les personnes de la ville passer devant moi vêtues de leurs plus beaux habits, les grandes dames, les cavaliers... Non, je me trompe, c'étaient des gens comme nous, tous nos voisins d'abord, et nos amis, puis une foule, une foule innombrable qui descendait par la Grand'-Rue, et qui se renouvelait sans cesse ; plus le flot s'écoulait, plus il grossissait, et tout ce monde se dirigeait vers l'église, qui resplendissait de lumière. Pendant que je regardais tout cela, une inquiétude étrange me saisissait. Au fond de l'horizon, dans une vaste plaine entourée de montagnes, j'apercevais un voyageur marchant péniblement dans la poussière. Il se hâtait de toutes ses forces ; mais il n'avancait qu'à grand'peine, et je voyais très clairement qu'il désirait venir à moi. De mon côté, je l'attendais ; il me semblait que c'était lui qui devait me conduire à cette fête. Je sentais son désir et je le partageais ; j'ignorais quels obstacles l'arrêtaient ; mais, dans ma pensée, j'unissais mes efforts aux siens ; mon cœur battait avec violence, et pourtant je restais immobile, sans pouvoir faire un pas vers lui. Combien de temps

dura cette vision, je n'en sais rien, peut-être une minute ; mais, dans mon rêve, c'étaient des années. Enfin, il approcha et me prit la main ; aussitôt la force irrésistible qui m'attachait à la même place cessa tout à coup, et je pus marcher. Une joie inexprimable s'empara de moi ; j'avais brisé mes liens, j'étais libre. Pendant que nous partions tous deux avec la rapidité d'une flèche, je me retournai vers mon fantôme, et je reconnus Perillo.

MAÎTRE BERNARD

Et c'est là ce qui t'a donné cette gaieté inattendue ?

CARMOSINE

Sans doute. Jugez de ma surprise lorsqu'en m'éveillant tout à coup, je trouvai que mon rêve était vrai dans ce qu'il avait d'heureux pour moi, c'est-à-dire que je pouvais me lever et marcher sans aucune peine. Ma première pensée a été tout de suite de venir vous sauter au cou ; après cela, j'ai voulu faire de l'esprit, mais j'ai échoué dans mon entreprise.

MAÎTRE BERNARD

Eh bien ! ma chère, puisque ce songe t'a mise de si bonne humeur, et puisqu'il est vrai sur ce point, apprends qu'il l'est aussi sur un autre. J'hésitais à t'en informer, mais maintenant je n'ai plus de scrupule : Perillo est dans cette ville.

CARMOSINE

Vraiment ! depuis quand ?

MAÎTRE BERNARD

De ce matin même, et tu le verras quand tu voudras. Le pauvre garçon sera bien heureux, car il t'aime plus que jamais. Dis un mot et il sera ici.

CARMOSINE

Vous m'effrayez. — Il y est peut-être !

MAÎTRE BERNARD

Non, mon enfant, non, pas encore ; il attend qu'on l'avertisse pour se montrer. Est-ce que tu ne serais pas bien aise de le voir ? Il ne t'a pas déplu dans ton rêve ; il ne te déplaisait pas jadis. Il est docteur en droit à présent : c'est un personnage que ce bambin, avec qui tu jouais à cligne-musette, et c'est pour toi qu'il a étudié, car tu sais qu'il a ma parole. Je ne voulais pas t'en parler, mais grâce à Dieu...

CARMOSINE

Jamais ! jamais !

MAÎTRE BERNARD

Est-il possible ? ton compagnon d'enfance, ce digne et excellent garçon, le fils unique de mon meilleur ami, tu refuserais de le voir ? A-t-il rien fait pour que tu le haïsses ?

CARMOSINE

Rien, non,... rien ; je ne le hais pas ; — qu'il vienne, si vous voulez... Ah ! je me sens mourir !

MAÎTRE BERNARD

Calme-toi, je t'en prie ; on ne fera rien contre ta volonté. Ne sais-tu pas que je te laisse maîtresse absolue de toi-même ? Ce que je t'en ai dit n'a rien de sérieux, c'était pour savoir seulement ce que tu en aurais pensé dans le cas où par hasard... Mais il n'est pas ici, il n'est pas revenu, il ne reviendra pas. (*À part.*)

Malheureux que je suis, qu'ai-je fait ?

CARMOSINE

Je me sens bien faible.

(*Elle s'assoit.*)

MAÎTRE BERNARD

Seigneur mon Dieu ! il n'y a qu'un instant, tu te trouvais si bien, tu reprenais ta force ! C'est moi qui ai détruit tout cela, c'est ma sottise langue que je n'ai pas su retenir ! Hélas ! pouvais-je croire que je t'affligerais ? Ce pauvre Perillo était venu... Non, je veux dire... Enfin, c'était toi qui m'en avais parlé la première.

CARMOSINE

Assez, assez, au nom du ciel ! il n'y a point de votre faute. Vous ne saviez pas,... vous ne pouviez pas savoir... Ce songe qui me semblait heureux, j'y vois clair maintenant, il me fait horreur !

MAÎTRE BERNARD

Carmosine, ma fille bien-aimée ! par quelle fatalité inconcevable...

(*Perillo écarte la tapisserie sans être vu de Carmosine ; il fait un signe d'adieu à Bernard, et sort doucement.*)

CARMOSINE

Que regardez-vous donc, mon père ?

MAÎTRE BERNARD

Qu'as-tu, toi-même ? tu pâlis, tu frissonnes ; qu'éprouves-tu ? Écoute-moi ; il y a dans ta pensée un secret que je ne connais pas, et ce secret cause ta souffrance ; je ne voudrais pas te le demander ; mais, tant que je l'ignorerai, je ne puis te guérir, et je ne peux pas te laisser mourir. Qu'as-tu dans le cœur ? Explique-toi.

CARMOSINE

Cela me fait beaucoup de mal, lorsque vous me parlez ainsi.

MAÎTRE BERNARD

Que veux-tu ? Je te le répète, je ne peux pas te laisser mourir. Toi si jeune, si forte, si belle ! Doutes-tu de ton père ? Ne diras-tu rien ? T'en iras-tu comme cela ? Nous sommes riches, mon enfant ; si tu as quelques désirs,... les jeunes filles sont parfois bien folles, qu'importe ? il te faut un mot, rien de plus, un mot dit à l'oreille de ton père. Le mal dont tu souffres n'est pas naturel ; Tu te meurs, mon enfant, je deviendrai fou ; — veux-tu faire mourir aussi de douleur ton pauvre père qui te supplie !

(*Il se met à genoux.*)

CARMOSINE

Vous me brisez, vous me brisez le cœur !

MAÎTRE BERNARD

Je ne puis pas me taire, il faut que tu le saches. Ta mère dit que tu es malade d'amour,... elle a été jusqu'à nommer quelqu'un...

CARMOSINE

Prenez pitié de moi !

(Elle s'évanouit.)

MAÎTRE BERNARD

Ah ! misérable, tu assassines ta fille ! Ta fille unique, bourreau que tu es ! Holà, Michel ! holà ! ma femme ! Elle se meurt, je l'ai tuée, voilà mon enfant morte !

ACTE PREMIER - Scène VI

(LES PRÉCÉDENTS , DAME PÂQUE .)

DAME PÂQUE

Que voulez-vous ? Qu'est-il arrivé ?

MAÎTRE BERNARD

Vite du vinaigre, des sels, ce flacon, là, sur cette table !

DAME PÂQUE*(donnant le flacon.)*

J'étais bien sûre que votre Perillo nous ferait ici de mauvaise besogne.

MAÎTRE BERNARD

Paix ! sur le salut de votre âme ! La voici qui rouvre les yeux.

DAME PÂQUE

Eh bien ! mon pauvre ange, ma chère Carmosine, comment te sens-tu à présent ?

CARMOSINE

Très bien. Où allez-vous, mon père ? Ne me quittez pas.

MAÎTRE BERNARD

Laissez-moi ! laissez-moi !

DAME PÂQUE

Que veux-tu ?

CARMOSINE

Je ne veux rien ; pourquoi mon père s'en va-t-il ?

MAÎTRE BERNARD

Pourquoi ? pourquoi ? parce que tout est perdu. Que Dieu me juge !

CARMOSINE

Restez, mon père, ne vous inquiétez pas ; tout cela finira bientôt.

DAME PÂQUE

Ser Vespasiano vient souper avec nous ; seras-tu assez forte pour te mettre à table ?

CARMOSINE

Certainement, j'essaierai.

DAME PÂQUE*(à son mari.)*

Voyez-vous cela ? elle y consent.

MAÎTRE BERNARD(à sa femme.)

Que le diable vous emporte, vous et votre marotte ! Vous ne comprenez donc rien à rien ?

CARMOSINE

Me voilà tout à fait bien maintenant. Le souper est-il prêt ? Venez, mon père ; donnez-moi le bras pour descendre.

DAME PÂQUE

J'ai ordonné qu'on apportât la table ici. Ne te dérange pas, n'essaie pas de marcher. Voici le seigneur Vespasiano.

MAÎTRE BERNARD(à part.)

La peste soit du sot empanaché !

ACTE PREMIER - Scène VII

(*LES PRÉCÉDENTS , SER VESPASIANO .*)

SER VESPASIANO

Bonsoir, chère dame. — Salut, maître Bernard.

MAÎTRE BERNARD

Bonjour ; ne parlez pas si haut.

SER VESPASIANO

Que vois-je ! la perle de mon âme à demi privée de sentiment ! Ses yeux d'azur presque fermés à la lumière, et les lis remplaçant les roses !

DAME PÂQUE

C'est le troisième accès depuis deux jours.

SER VESPASIANO

Père infortuné ! tendre mère ! combien je sympathise avec votre douleur !

CARMOSINE(*à Bernard qui veut sortir.*)

Mon père, ne vous éloignez pas !

SER VESPASIANO(*à Bernard.*)

Votre aimable fille vous rappelle, maître Bernard.

MAÎTRE BERNARD

Allez au diable, monsieur, et laissez-nous en repos chez nous !

(*On apporte le souper.*)

CARMOSINE(*à son père.*)

Ne soyez donc pas triste ; venez près de moi. Je veux vous verser un verre de vin.

MAÎTRE BERNARD(*assis près d'elle.*)

Ô mon enfant ! que ne puis-je t'offrir ainsi tout le sang que la vieillesse a laissé dans mes veines, pour ajouter un jour à tes jours !

SER VESPASIANO(*s'asseyant près de dame Pâque.*)

Après ce que votre mari vient de me dire, je ne sais trop si je dois rester.

DAME PÂQUE

Plaisantez-vous ? est-ce qu'un homme de votre mérite fait attention à de pareilles choses ?

SER VESPASIANO

Il est vrai. — Voilà un rôti qui a une terrible mine.

CARMOSINE(*à son père.*)

Dites-moi, qu'est-ce qu'il faut que je mange ? Conseillez-moi, donnez-moi votre avis.

MAÎTRE BERNARD

Pas de cela, ma chère, prends ceci, oui, je crois du moins ; ... hélas ! je ne sais pas.

SER VESPASIANO

Elle détourne les yeux quand je la regarde. Croyez-vous que je réussisse ?

DAME PÂQUE

Hélas ! peut-on vous résister ?

SER VESPASIANO

Que ne m'est-il permis de fendre mon cœur en deux avec ce poignard, et d'en offrir la moitié à une personne que je respecte... Il m'est impossible de m'expliquer.

DAME PÂQUE

Et il m'est défendu de vous entendre.

(*On entend chanter dans la rue.*)

CARMOSINE

N'est-ce pas la voix de Minuccio ?

SER VESPASIANO

Oui, ma reine toute belle ; c'est Minuccio d'Arezzo lui-même. Il sautille sous ces fenêtres.

CARMOSINE

Priez-le de monter ici, mon père ; il égaiera notre souper.

MAÎTRE BERNARD(*à la fenêtre.*)

Holà ! Minuccio, mon ami, viens ici souper avec nous. Le voilà qui monte, il me fait signe de la tête.

SER VESPASIANO

C'est un musicien remarquable, fort bon chanteur et joueur d'instruments. Le roi l'écoute volontiers, et il a su, avec ses aubades, s'attirer la protection des gens de cour. Il nous sonna fort doucement l'autre soir d'une guitare qu'il avait apportée, avec certaines amoureuses et tout à fait gracieuses ariettes ; nous sommes là une demi-douzaine qui avons des bontés pour lui.

ACTE PREMIER - Scène VIII

(*LES PRÉCÉDENTS , MINUCCIO .*)

CARMOSINE

Bonsoir, Minuccio. Puisque tu chantes pour le vent qui passe, ne veux-tu pas chanter pour nous ?

MINUCCIO

Belle Carmosine, je chantais tout à l'heure, mais maintenant j'ai envie de pleurer.

CARMOSINE

D'où te vient cette tristesse ?

MINUCCIO

De vos yeux aux miens. Comment la gaieté oserait-elle rester sur mon pauvre visage, lorsqu'on la voit s'éteindre et mourir dans le sein même de la fleur où l'on devrait la respirer ?

CARMOSINE

Quelle est cette fleur merveilleuse ?

MINUCCIO

La beauté. Dieu l'a mise au monde dans trois excellentes intentions : premièrement, pour nous réjouir ; en second lieu, pour nous consoler, et enfin, pour être heureuse elle-même. Telle est la vraie loi de nature, et c'est pécher que de s'en écarter.

CARMOSINE

Crois-tu cela ?

MINUCCIO

Il n'y a qu'à regarder. Trouvez sur terre une chose plus gaie et plus divertissante à voir qu'un sourire, quand c'est une belle fille qui sourit ! Quel chagrin y résisterait ? Donnez-moi un joueur à sec, un magistrat cassé, un amant disgracié, un chevalier fourbu, un politique hypocondriaque, les plus grands des infortunés, Antoine après Actium, Brutus après Philippes, que dis-je ? un sbire rogneur d'écrits, un inquisiteur sans ouvrage ; montrez à ces gens-là seulement une fine joue couleur de pêche, relevée par le coin d'une lèvre de pourpre où le sourire voltige sur deux rangs de perles ! Pas un ne s'en défendra, sinon je le déclare indigne de pitié, car son malheur est d'être un sot.

SER VESPASIANO(à dame Pâque.)

Il a du jargon, il a du jargon ; on voit qu'il s'est frotté à nous.

MINUCCIO

Si donc cette chose plus légère qu'une mouche, plus insaisissable que le vent, plus impalpable et plus délicate que la poussière de l'aile d'un papillon, cette chose qui s'appelle une jolie femme,

réjouit tout et console de tout, n'est-il pas juste qu'elle soit heureuse, puisque c'est d'elle que le bonheur nous vient ? Le possesseur du plus riche trésor peut, il est vrai, n'être qu'un pauvre, s'il enfouit ses ducats en terre, ne donnant rien à soi ni aux autres ; mais la beauté ne saurait être avare.

CARMOSINE

En vérité, ta folle éloquence mérite qu'on la paye un tel prix. C'est toi qui es heureux, Minuccio ; ce précieux trésor dont tu parles, il est dans ton joyeux esprit. Nous as-tu fait quelques romances nouvelles ?

(Elle lui donne un verre qu'elle remplit.)

SER VESPASIANO

Hé ! oui, l'ami, chante-nous donc un peu cette chanson que tu nous as dite là-bas.

MINUCCIO

En quel endroit, magnanime seigneur ?

SER VESPASIANO

Hé, par Dieu ! mon cher, au palais du roi.

MINUCCIO

Il me semblait, vaillant chevalier, que le roi n'était pas là-bas, mais là-haut.

SER VESPASIANO

Comment cela, rusé compère ?

MINUCCIO

N'avez-vous jamais vu les fantoccini ? Et ne sait-on pas que celui qui tient les fils est plus haut placé que ses marionnettes ? Ainsi s'en vont deçà delà les petites poupées qu'il fait mouvoir, les gros barons vêtus d'acier, les belles dames fourrées d'hermine, les courtisans en pourpoint de velours, puis la cohue des inutiles, qui sont toujours les plus empressés... enfin les chevaliers de fortune ou de hasard, si vous voulez, ceux dont la lance branle dans le manche et le pied vacille dans l'étrier.

SER VESPASIANO

Tu aimes, à ce qu'il paraît, les énumérations, mais tu oublies les baladins et les troubadours ambulants.

MINUCCIO

Votre invincible Seigneurie sait bien que ces gens-là ne comptent pas ; ils ne viennent jamais qu'au dessert. Le parasite doit passer avant eux.

DAME PÂQUE*(à ser Vespasiano.)*

Votre repartie l'a piqué au vif.

SER VESPASIANO

Elle était juste, mais un peu verte. Je ne sais si je ne devrais pas pousser encore plus loin les choses.

DAME PÂQUE

Vous vous moquez ! qu'y a-t-il d'offensant ?

SER VESPASIANO

Il a parlé d'étriers peu solides et de lances mal emmanchées ; c'est une allusion détournée...

DAME PÂQUE

À votre chute de l'autre jour ? Ce sont les hasards des combats...

SER VESPASIANO

Vous avez raison. — Je meurs de soif.

(Il boit.)

UN DOMESTIQUE*(entrant.)*

On vient d'apporter cette lettre.

(Il la place devant maître Bernard et sort.)

CARMOSINE

À quoi songez-vous donc, mon père ?

MAÎTRE BERNARD

À quoi je songe ? — Que me veut-on ?

DAME PÂQUE*(qui a pris la lettre.)*

C'est un message de votre cher Antoine.

MAÎTRE BERNARD

Donnez-moi cela. Peste soit des femmes et de leur fureur de bavarder !

CARMOSINE

Si cette lettre...

MAÎTRE BERNARD

Ce n'est rien, ma fille. C'est une lettre de Marc-Antoine, notre ami de Messine. Ta mère s'est trompée à cause de la ressemblance des noms.

CARMOSINE

Si cette lettre est de Perillo, lisez-la-moi, je vous en prie.

MAÎTRE BERNARD

Tranquillise-toi ; je te répète...

CARMOSINE

Je suis très tranquille, donnez-la-moi. — Il n'y a personne de trop ici.*(Elle lit.)*

"À mon second père, maître Bernard. "Je vais bientôt quitter Palerme. Pardonnez-moi, j'ai vu votre chagrin, et j'ai entendu Carmosine..." Ô ciel !

MAÎTRE BERNARD

Je t'en supplie, rends-moi ce papier !

CARMOSINE

Laissez-moi, j'irai jusqu'au bout. *(Elle continue.)*

"Et j'ai entendu Carmosine dire que mon triste amour lui faisait horreur. Ne craignez plus qu'une seule parole, échappée de mes lèvres, tente de rappeler le passé, et de faire renaître le souvenir d'un rêve, le plus doux, le seul que j'aie fait, le seul que je ferai sur la terre. Il était trop beau pour être possible. Durant six ans, ce rêve fut ma vie, il fut aussi tout mon courage. Maintenant le malheur se montre à moi. C'était à lui que j'appartenais, il devait être mon maître ici-bas. — Je le salue, et je vais le suivre. Ne songez plus à moi, monsieur ; vous êtes délié de votre promesse." *(Un silence.)*
Si vous le voulez bien, mon père, je vous demanderai une grâce.

MAÎTRE BERNARD

Tout ce qui te plaira, mon enfant. Que veux-tu ?

CARMOSINE

Que vous me permettiez de rester seule un instant avec Minuccio, s'il y consent lui-même ; j'ai quelques mots à lui dire, et je vous le renverrai au jardin.

MAÎTRE BERNARD

De tout mon cœur. *(À part.)*

Est-ce que, par hasard, elle se confierait à lui plutôt qu'à moi-même ? Dieu le veuille ! Allons, dame Pâque, venez ça.

CARMOSINE

Ser Vespasiano, j'ai lu devant vous la lettre que vous venez d'entendre, afin que vous sachiez que je ne fais pas mystère du dessein où je suis de ne me point marier, et pour vous montrer en même temps que les engagements pris et le mérite même ne sauraient changer ma résolution. Maintenant donc, excusez-moi.

ACTE PREMIER - Scène IX

(*MINUCCIO , CARMOSINE .*)

MINUCCIO

Vous êtes émue, Carmosine, cette lettre vous a troublée.

CARMOSINE

Oui, je me sens faible. — Écoute-moi bien, car je ne puis parler longtemps. — Minuccio, je t'ai choisi pour te confier un secret. J'espère d'abord que tu ne le révéleras à aucune créature vivante, sinon à celui que je te dirai ; ensuite, qu'autant qu'il te sera possible, tu m'aideras, n'est-ce pas ? je t'en prie. — Tu te rappelles, mon ami, cette journée où notre roi Pierre fit la grande fête de son exaltation. Je l'ai vu à cheval au tournoi, et je me suis prise pour lui d'un amour qui m'a réduite à l'état où je suis. Je sais combien il me convient peu d'avoir cet amour pour un roi, et j'ai essayé de m'en guérir ; mais comme je n'y saurais rien faire, j'ai résolu, pour moins de souffrance, d'en mourir, et je le ferai. Mais je m'en irais trop désolée s'il ne le savait auparavant, et, ne sachant comment lui faire connaître le dessein que j'ai pris, mieux que par toi (*tu le vois souvent, Minuccio*) , je te supplie de le lui apprendre. Quand ce sera fait, tu me le diras, et je mourrai moins malheureuse.

MINUCCIO

Carmosine, je vous engage ma foi, et soyez sûre qu'en y comptant, vous ne serez jamais trompée. — Je vous estime d'aimer un si grand roi. Je vous offre mon aide, avec laquelle j'espère, si vous voulez prendre courage, faire de sorte qu'avant trois jours je vous apporterai des nouvelles qui vous seront extrêmement chères ; et, pour ne point perdre le temps, j'y vais tâcher dès aujourd'hui.

CARMOSINE

Je t'en supplie encore une fois.

MINUCCIO

Jurez-moi d'avoir du courage.

CARMOSINE

Je te le jure. Va avec Dieu.

Acte II

(Au palais du roi. — Une salle. — Une galerie au fond.)

Acte II - Scène première

(PERILLO , UN OFFICIER DU PALAIS .)

PERILLO

Je puis attendre ici ?

L'OFFICIER

Oui, monsieur. En rentrant au palais, le roi va s'arrêter dans cette galerie, et toutes les personnes qui s'y trouvent peuvent approcher de Sa Majesté.

PERILLO*(seul.)*

Je vais donc lui parler, et un mot de sa bouche peut tout changer dans mon existence. N'aurais-je pas hésité hier, n'aurais-je pas été bien troublé, bien gêné dans la cour de ce roi conquérant, qui se fait craindre autant qu'on l'aime ? Tout m'est indifférent aujourd'hui : ce palais, où habite la puissance, où règnent toutes les passions, toutes les vanités et toutes les haines, est plus vide pour moi qu'un désert. Que pourrais-je redouter auprès de ce que j'ai souffert ? Le désespoir ne vit que d'une pensée, et anéantit tout le reste.

Acte II - Scène II

(*PERILLO , MINUCCIO .*)

MINUCCIO(*marchant à grands pas.*)

Va dire, Amour, ce qui cause ma peine, S'il ne me vient... Ce n'est pas cela, — j'avais débuté autrement.

PERILLO(*à part.*)

Voici un homme bien préoccupé ; il n'a pas l'air de m'apercevoir.

MINUCCIO(*continuant.*)

S'il ne me vient ou me veut secourir, Craignant, hélas !... Voilà qui est plaisant. — En achevant mes derniers vers, j'ai oublié net les premiers. Faudra-t-il donc refaire mon commencement ? J'oublierai à son tour ma fin pendant ce temps-là, et il ne tient qu'à moi d'aller ainsi de suite jusqu'à l'éternité, versant les eaux de Castalie dans la tonne des Danaïdes ! Et point de crayon ! point d'écrivoire ! Voyons un peu ce que chantait ce pédant... Eh bien ! où diable l'ai-je fourré ?
(*Il fouille dans ses poches et en tire un papier.*)

PERILLO(*à part.*)

Ce personnage ne m'est point inconnu : est-ce l'absence ou le chagrin qui me trouble ainsi la mémoire ? Il me semble l'avoir vu quand j'étais enfant ; en vérité, cela est étrange ! j'ai oublié le nom de cet homme, et je me souviens de l'avoir aimé.

MINUCCIO(*à lui-même.*)

Rien de tout cela ne peut m'être utile ; pas un mot n'a le sens commun. Non, je ne crois pas qu'il y ait au monde une chose plus impatientante, plus plate, plus creuse, plus nauséabonde, plus inutilement boursoufflée, qu'un imbécile qui vous plante un mot à la place d'une pensée, qui écrit à côté de ce qu'il voudrait dire, et qui fait de Pégase un cheval de bois comme aux courses de bagnes pour s'y essouffler l'âme à accrocher ses rimes ! Aussi où avais-je la tête, d'aller demander à ce Cipolla de me composer une chanson sur les idées d'une jeune fille amoureuse ? Mettre l'esprit d'un ange dans la cervelle d'un cuistre ! Et point de crayon, bon Dieu ! point de papier ! Ah ! voici un jeune homme qui porte une écrivoire...(*Il s'approche de Perillo.*)

Pardonnez-moi, monsieur, pourrais-je vous demander ?... Je voudrais écrire deux mots, et je ne sais comment...

PERILLO(*lui donnant l'écrivoire qui est suspendue à sa ceinture.*)

Très volontiers, monsieur. Pourrais-je, à mon tour, vous adresser une question ? Oserais-je vous demander qui vous êtes ?

MINUCCIO(*tout en écrivant.*)

Je suis poète, monsieur, je fais des vers, et dans ce moment-ci je suis furieux.

PERILLO

Si je vous importune...

MINUCCIO

Point du tout ; c'est une chanson que je suis obligé de refaire, parce qu'un charlatan me l'a manquée. D'ordinaire, je ne me charge que de la musique, car je suis joueur de viole, monsieur, et de guitare, à votre service ; vous semblez nouveau à la cour, et vous aurez besoin de moi. Mon métier, à vrai dire, est d'ouvrir les cœurs ; j'ai l'entreprise générale des bouquets et des sérénades, je tiens magasin de flammes et d'ardeurs, d'ivresses et de délires, de flèches et de dards, et autres locutions amoureuses, le tout sur des airs variés ; j'ai un grand fonds de soupirs languissants, de doux reproches, de tendres bouderies, selon les circonstances et le bon plaisir des dames ; j'ai un volume in-folio de brouilles (*pour les raccommodements, ils se font sans moi*)

; mais les promesses surtout sont innombrables, j'en possède une lieue de long sur parchemin vierge, les majuscules peintes et les oiseaux dorés ; bref, on ne s'aime guère ici que je n'y sois, et on se marie encore moins ; il n'est si mince et si lesté écolier, si puissant ni si lourd seigneur qui ne s'appuie sur l'archet de ma viole ; et que l'amour monte au son des aubades les degrés de marbre d'un palais, ou qu'il escalade sur un brin de corde le grenier d'une toppatelle, ma petite muse est au bas de l'échelle.

PERILLO

Tu es Minuccio d'Arezzo ?

MINUCCIO

Vous l'avez dit ; vous me connaissez donc ?

PERILLO

Et toi, tu ne me reconnais donc pas ? As-tu oublié aussi Perillo ?

MINUCCIO

Antoine ! vive Dieu ! combien l'on a raison de dire qu'un poète en travail ne sait plus le nom de son meilleur ami ! moi qui ne rimais que par occasion, je ne me suis pas souvenu du tien ! (*Il l'embrasse.*)

Et depuis quand dans cette ville ?

PERILLO

Depuis peu de temps... et pour peu de temps.

MINUCCIO

Qu'est-ce à dire ? Je supposais que tu allais me répondre : Pour toujours ! Est-ce que tu n'arrives pas de Padoue ?

PERILLO

Laissons cela. — Tu viens donc à la cour ?

MINUCCIO (*à part.*)

Sot que je suis ! j'oubliais la lettre que Carmosine nous a lue ! À quoi rêve donc mon esprit ? Décidément la raison m'abandonne ; je suis plus poète que je ne croyais. (*Haut.*)

Oui, mon ami, le roi me permet de venir ici de temps en temps, ce qui fait que j'ai l'air d'y être

quelqu'un ; mais toute ma faveur consiste à me promener en long et en large. On me croit l'ami du roi, je ne suis qu'un de ses meubles, jusqu'à ce qu'il plaise à Sa Majesté de me dire en sortant de table : Chante-moi quelque chose, que je m'endorme. — Mais toi, qui t'amène en ce pays ?

PERILLO

Je viens tâcher d'obtenir du service dans l'armée qui marche sur Naples.

MINUCCIO

Tu plaisantes ! toi, te faire soldat, au sortir de l'école de droit ?

PERILLO

Je t'assure, Minuccio, que je ne plaisante pas.

MINUCCIO(à part.)

En vérité, son sang-froid me fait peur ; c'est celui du désespoir. Qu'y faire ? Il l'aime, et elle ne l'aime pas.(*Haut.*)

Mais, mon ami, as-tu bien réfléchi à cette résolution que tu prends si vite ? Songes-tu aux études que tu viens de faire, à la carrière qui s'ouvre devant toi ? Songes-tu à l'avenir, Perillo ?

PERILLO

Oui, et je n'y vois de certain que la mort.

MINUCCIO

Tu souffres d'un chagrin. — Je ne t'en demande pas la cause, — je ne cherche pas à la pénétrer, — mais je me trompe fort, ou, dans ce moment-ci, tu cèdes à un conseil de ton mauvais génie. — Crois-moi, avant de te décider, attends encore quelques jours.

PERILLO

Celui qui n'a plus rien à craindre ni à espérer n'attend pas.

MINUCCIO

Tu as quelque blessure au cœur ; qui n'a la sienne ? Je ne te dis pas de combattre à présent ta tristesse, mais de ne pas t'attacher à elle et t'y enchaîner sans retour, car il viendra un temps où elle finira. Tu ne peux pas le croire, n'est-ce pas ? Soit, mais retiens ce que je vais te dire : Souffre maintenant s'il le faut, pleure si tu veux, et ne rougis point de tes larmes ; montre-toi le plus malheureux et le plus désolé des hommes ; loin d'étouffer ce tourment qui t'opprime, déchire ton sein pour lui ouvrir l'issue, laisse-le éclater en sanglots, en plaintes, en prières, en menaces ; mais, je te le répète, n'engage pas l'avenir ! Respecte ce temps que tu ne veux plus compter, mais qui en sait plus long que nous, et, pour une douleur qui doit être passagère, ne te prépare pas la plus durable de toutes, le regret, qui ravive la souffrance épuisée, et qui empoisonne le souvenir !

Acte II - Scène III

(*LES PRÉCÉDENTS , SER VESPASIANO .*)

SER VESPASIANO(*en entrant.*)

J'attendrai ! c'est bon, j'attendrai ! Messieurs, je vous annonce le roi.(À *Minuccio.*)

Ah ! c'est toi, bel oiseau de passage ! Je t'ai mené hier un peu rudement, à souper chez cette petite ; mais je ne veux pas que tu m'en veuilles. Que diable, aussi ! tu t'attaques à moi, sous les regards de la beauté !

MINUCCIO

Je vous assure, seigneur, que je n'ai point de rancune, et que, si vous m'aviez fâché, vous vous en seriez douté tout de suite.

SER VESPASIANO

Je l'entends ainsi ; il y a place pour tout. Si tu t'avisais, dans ce palais, de gouailler un homme de ma sorte, on ne laisserait point passer cela ; mais tu conçois que je déroge un peu quand je vais chez la Carmosine, et qu'on n'est plus là sur ses grands chevaux.

MINUCCIO

Vous êtes trop bon de n'y pas monter. S'il ne s'agissait que de vous en faire descendre...

SER VESPASIANO

Ne te fâche pas, je te pardonne. En vérité, je joue depuis hier, en toute chose, d'un merveilleux guignon. Il faut que je t'en fasse le récit.

PERILLO(*à part.*)

Quelle espèce d'homme est-ce là ? Il a parlé de Carmosine.

SER VESPASIANO

Je t'ai dit combien j'aurais à cœur de posséder ces champs de Ceffalù et de Calatabellotte ; tu n'ignores pas où ils sont situés ?

MINUCCIO

Pardonnez-moi, illustrissime.

SER VESPASIANO

Ce sont des terres à fruits, près de mes pâturages.

MINUCCIO

Mais vos pâturages, où sont-ils ?

SER VESPASIANO

Hé, parbleu ! près de Ceffalù et de Calata...

MINUCCIO

J'entends bien, mais quand j'y ai été, autant qu'il peut m'en souvenir, il n'y avait là que des pierres et des moustiques.

SER VESPASIANO

Calatabelotte est un lieu fertile.

MINUCCIO

Oui, mais autour de ce lieu fertile, je dis qu'il n'y a...

SER VESPASIANO

Tu es un badin. Je souhaitais d'avoir ces terres, non pour le bien qu'elles rapportent, mais seulement pour m'arrondir ; cela m'encadrerait singulièrement. Hier, sur un avis que je reçus de cette bonne dame Pâque...

PERILLO

Se pourrait-il ?...

SER VESPASIANO

Vous la connaissez ? Ce sont de petites gens, mais de bonnes gens, chez qui je vais le soir me débrider l'esprit, et me débouter l'imagination. La fille a de beaux yeux, c'est vous en dire assez ; car si ce n'était cela...

MINUCCIO

Et la dot ?

SER VESPASIANO

Eh bien ! oui, si tu veux, la dot. Ces gens de peu, cela amasse, mais ce n'est point ce dont je me soucie. Il suffit que l'enfant me plaise ; j'en avais touché un mot à la mère, et la bonne femme s'était prosternée. Hier donc, on m'invite à souper, et je m'attendais à une affaire conclue. Devines-tu, maintenant, beau trouvère ?

MINUCCIO

Un peu moins qu'avant de vous entendre.

SER VESPASIANO

Ce bouffon-là goguenarde toujours. Eh, mordieu ! au lieu d'un festin et d'une joyeuse fiancée, voilà des visages en pleurs, une créature à demi pâmée, et on me régale d'un écrit...

MINUCCIO*(bas à Vespasiano.)*

Taisez-vous, pour l'amour de Dieu !

SER VESPASIANO

Pourquoi donc en faire mystère, quand la fillette elle-même m'a dit qu'elle n'en fait point ! Quelle épître, bon Dieu ! quelle lettre ! quatre pages de lamentations...

MINUCCIO*(bas.)*

Vous oubliez que j'étais là, et que j'en sais autant que vous.

SER VESPASIANO

Mais non, pas du tout, c'est que tu ne sais rien, car tout le piquant de l'affaire, c'est que j'avais annoncé mon mariage au roi.

MINUCCIO

Et vous comptiez sur Ceffalù ?

SER VESPASIANO

Et Calatabellotte, cela va sans dire. À présent, que vais-je répondre, quand le roi, rentrant au palais, va me crier d'abord du haut de son destrier : Eh bien ! chevalier Vespasiano, où en êtes- vous de vos épousailles ? Cela est fort embarrassant. Tu me diras qu'en fin de compte la belle ne saurait m'échapper, je le sais bien ; mais pourquoi tant de façons ? Ces airs de caprice, quand je consens à tout, sont blessants et hors de propos.

PERILLO*(bas à Perillo.)*

Minuccio, que veut dire tout ceci ?

MINUCCIO*(bas.)*

Ne vois-tu pas quel est le personnage ?

SER VESPASIANO

Du reste, ce n'est pas précisément à la Carmosine que j'en veux, mais à ses sots parents ; car, pour ce qui la regarde, son intention était bien claire en me lisant cette lettre d'un rival dédaigné.

PERILLO

Qui avait écrit, s'il vous plaît, cette lettre dont vous parlez ?

SER VESPASIANO

Je ne sais qui, un certain Antoine, un clerc, je crois, un homme de la basoche...

PERILLO

J'ai l'honneur d'en être un, monsieur, et je vous prie de parler autrement.

SER VESPASIANO

Je suis gentilhomme et chevalier. — Parlez vous-même d'autre sorte.

MINUCCIO*(à ser Vespasiano.)*

Et moi je vous conseille de ne pas parler du tout.*(À Perillo.)*

Es-tu fou, Perillo, de provoquer un fou ?

PERILLO*(tandis que ser Vespasiano s'éloigne.)*

Ô Minuccio ! ma pauvre lettre ! mon pauvre adieu écrit avec mes larmes, le plus pur sanglot de mon cœur, la chose la plus sacrée du monde, le dernier serrement de main d'un ami qui nous quitte, elle a montré cela, elle l'a étalé aux regards de ce misérable ! Ô ingrate ! ingéneuse fille ! elle a souillé le sceau de l'amitié, elle a prostitué ma douleur ! Ah, Dieu ! je te disais tout à l'heure que je

ne pouvais plus souffrir ; je n'avais pas pensé à cela.

MINUCCIO

Promets-moi du moins...

PERILLO

Ne crains rien. Je n'ai pas été maître d'un mouvement d'impatience ; mais tout est fini, je suis calme. (*Regardant ser Vespasiano qui se promène sur la scène.*)

Pourquoi en voudrais-je à cet inconnu, à cet automate ridicule que Dieu fait passer sur ma route ? Celui-là ou tout autre, qu'importe ? Je ne vois en lui que la Destinée, dont il est l'aveugle instrument ; je crois même qu'il en devait être ainsi. Oui, c'est une chose très ordinaire. Quand un homme sincère et loyal est frappé dans ce qu'il a de plus cher, lorsqu'un malheur irréparable brise sa force et tue son espérance, lorsqu'il est maltraité, trahi, repoussé par tout ce qui l'entoure, presque toujours, remarque-le, presque toujours c'est un faquin qui lui donne le coup de grâce, et qui, par hasard, sans le savoir, rencontrant l'homme tombé à terre, marche sur le poignard qu'il a dans le cœur.

MINUCCIO

Il faut que je te parle, viens avec moi ; il faut que tu renonces à ce projet que tu as...

PERILLO

Il est trop tard.

Acte II - Scène IV

(LES PRÉCÉDENTS , L'OFFICIER DU PALAIS . La salle se remplit de monde.)

L'OFFICIER

Faites place, retirez-vous.

SER VESPASIANO*(à Minuccio.)*

Tu es donc lié particulièrement avec ce jeune homme ? Dis-moi donc, penses-tu que je ne doive pas me considérer comme offensé ?

MINUCCIO

Vous, magnifique chevalier ?

SER VESPASIANO

Oui, il m'a voulu imposer silence.

MINUCCIO

Eh bien ! ne l'avez-vous pas gardé ?

SER VESPASIANO

C'est juste. Voici Leurs Majestés.

Acte II - Scène V

(*LES PRÉCÉDENTS , LE ROI , LA REINE .*)

LE ROI

Que je n'entende jamais pareille chose ! Ce malheureux royaume est-il donc si maudit du ciel, si ennemi de son repos, qu'il ne puisse conserver la paix au dedans, tandis que je fais la guerre au dehors ! Quoi ! l'ennemi est à peine chassé, il se montre encore sur nos rivages, et lorsque je hasarde pour vous ma propre vie et celle de l'infant, je ne puis revenir un instant ici sans avoir à juger vos disputes !

LA REINE

Pardonnez-leur au nom de votre gloire et du nouveau succès de vos armes.

LE ROI

Non, par le ciel ! car ce sont eux précisément qui me feraient perdre le fruit de ces combats, avec leurs discordes honteuses, avec leurs querelles de paysans ! Celui-là, c'est l'orgueil qui le pousse, et celui-ci c'est l'avarice. On se divise pour un privilège, pour une jalousie, pour une rancune ; pendant que la Sicile tout entière réclame nos épées, on tire les couteaux pour un champ de blé. Est-ce pour cela que le sang français coule encore depuis les Vêpres ? Quel fut alors votre cri de guerre ? La liberté, n'est-ce pas, et la patrie ! et tel est l'empire de ces deux grands mots, qu'ils ont sanctifié la vengeance. Mais de quel droit vous êtes-vous vengés, si vous déshonorez la victoire ? Pourquoi avez-vous renversé un roi, si vous ne savez pas être un peuple ?

LA REINE

Sire, ont-ils mérité cela ?

LE ROI

Ils ont mérité pis encore, ceux qui troublent le repos de l'État, ceux qui ignorent ou feignent d'ignorer que, lorsqu'une nation s'est levée dans sa haine et dans sa colère, il faut qu'elle se rassoie, comme le lion, dans son calme et sa dignité.

LE ROI

Je vous le répète, soyez unis ; plus de dissentiments, de rivalité, chez les grands comme chez les petits ; sinon, si vous ne voulez pas ; si, au lieu de vous entr'aider, comme la loi divine l'ordonne, vous manquez au respect de vos propres lois, par la croix-Dieu ! je vous les rappellerai, et le premier de vous qui franchit la haie du voisin pour lui dérober un fétu, je lui fais trancher la tête sur la borne qui sert de limite à son champ. — Jérôme, ôte-moi cette épée.

(*La foule se retire.*)

LA REINE

Permettez-moi de vous aider.

LE ROI

Vous, ma chère ! vous n'y pensez pas. Cette besogne est trop rude pour vos mains délicates.

LA REINE

Oh ! je suis forte, quand vous êtes vainqueur. Tenez, don Père, votre épée est plus légère que mon fuseau. — Le prince de Salerne est donc votre prisonnier ?

LE ROI

Oui, et monseigneur d'Anjou payera cher pour la rançon de ce vilain boiteux. — Pourquoi ces gens-là s'en vont-ils ?

(Il s'assoit.)

LA REINE

Mais, c'est que vous les avez grondés. Il ne reste plus dans la galerie qu'un jeune homme qui se promène là, d'un air bien triste et bien modeste. Il jette de temps en temps vers nous un regard qui semble vouloir dire : Si j'osais ! — Tenez, je gagerais qu'il a quelque chose de très-intéressant, de très-mystérieux à vous confier. Voyez cette contenance craintive et respectueuse en même temps ; je suis sûre que celui-là n'a pas de querelles avec ses voisins... Il s'en va. — Faut-il l'appeler ?

LE ROI

Si cela vous plaît.*(La Reine fait un signe à l'officier du palais, qui va avertir Perillo ; celui-ci s'approche du roi et met un genou en terre.)*

As-tu quelque chose à me dire ?

PERILLO

Sire, je crains qu'on ne m'ait trompé.

LE ROI

En quoi trompé ?

PERILLO

On m'avait dit que le roi daignait permettre au plus humble de ses sujets d'approcher de sa personne sacrée, et de lui exposer...

LE ROI

Que demandes-tu ?

PERILLO

Une place dans votre armée.

LE ROI

Adresse-toi à mes officiers.*(Perillo se lève et s'incline.)*

Pourquoi es-tu venu à moi ?

PERILLO

Sire, la demande que j'ose faire peut décider de toute ma vie. Nous ne voyons pas la Providence, mais la puissance des rois lui ressemble, et Dieu leur parle de plus près qu'à nous.

LE ROI

Tu as bien fait, mais tu as un habit qui ne va guère avec une cuirasse.

PERILLO

J'ai étudié pour être avocat, mais aujourd'hui j'ai d'autres pensées.

LE ROI

D'où vient cela ?

PERILLO

Je suis Sicilien, et Votre Majesté disait tout à l'heure...

LE ROI

L'homme de loi sert son pays tout aussi bien que l'homme d'épée. Tu veux me flatter. — Ce n'est pas là ta raison.

PERILLO

Que Votre Majesté me pardonne...

LE ROI

Allons, voyons ! parle franchement. Tu as perdu au jeu, ou ta maîtresse est morte.

PERILLO

Non, Sire, non, vous vous trompez.

LE ROI

Je veux connaître le motif qui t'amène.

LA REINE

Mais, Sire, s'il ne veut pas le dire ?

PERILLO

Madame, si j'avais un secret, je voudrais qu'il fût à moi seul, et qu'il valût la peine de vous être dit.

LA REINE

S'il ne t'appartient pas, garde-le. — Ce n'est pas la moins rare espèce de courage.

LE ROI

Fort bien. — Sais-tu monter à cheval ?

PERILLO

J'apprendrai, Sire.

LE ROI

Tu t'imagines cela ? Voilà de mes cavaliers en herbe, qui s'embarqueraient pour la Palestine, et qu'un coup de lance jette à bas, comme ce pauvre Vespasiano !

LA REINE

Mais, Sire, est-ce donc si difficile ? Il me semble que moi, qui ne suis qu'une femme, j'ai appris en fort peu de temps, et je ne craindrais pas votre cheval de bataille.

LE ROI

En vérité ! (*À Perillo.*)
Comment t'appelles-tu ?

PERILLO

Perillo, Sire.

LE ROI

Eh bien ! Perillo, en venant ici, tu as trouvé ton étoile. Tu vois que la reine te protège. — Remercie-la et vends ton bonnet, afin de t'acheter un casque.

(*Perillo s'agenouille de nouveau devant la reine, qui lui donne sa main à baiser.*)

LA REINE

Perillo. La première cause de la tienne aura été (*souviens-toi de cela*) la discrétion dont tu as fait preuve. Fais ton profit de l'avis que je te donne, car je suis femme et curieuse, et je puis te dire, à bon escient, que la plus curieuse des femmes, si elle s'amuse de celui qui parle, n'estime que celui qui se tait.

LE ROI

Je vous dis qu'il a un chagrin d'amour, et cela ne vaut rien à la guerre.

PERILLO

Pour quelle raison, Sire ?

LE ROI

Parce que les amoureux se battent toujours trop ou trop peu, selon qu'un regard de leur belle leur fait éviter ou chercher la mort.

PERILLO

Celui qui cherche la mort peut aussi la donner.

LE ROI

Commence par là ; c'est le plus sage.

Acte II - Scène VI

(LE ROI , LA REINE , MINUCCIO , SER VESPASIANO , PLUSIEURS D EMOISELLES , PAGES , ETC . Perillo, en sortant, rencontre Minuccio et échange quelques mots avec lui.)

LE ROI

Qui vient là-bas ? N'est-ce pas Minuccio, avec ce troupeau de petites filles ?

LA REINE

C'est lui-même, et ce sont mes caméristes qui le tourmentent sans doute pour le faire chanter. Oh ! je vous en conjure, appelez-le ! je l'aime tant ! personne à la cour ne me plaît autant que lui ; il fait de si jolies chansons !

LE ROI

Je l'aime aussi, mais avec moins d'ardeur. — Holà ! Minuccio, approche, approche, et qu'on apporte une coupe de vin de Chypre afin de le mettre en haleine. Il nous dira quelque chose de sa façon.

MINUCCIO*(à Vespasiano.)*

Retirez-vous, le roi m'a appelé.

SER VESPASIANO

Bon, bon, la reine m'a fait signe.

(Un valet apporte un flacon de vin ; l'officier remet en même temps un papier au roi, qui le lit à l'écart.)

LA REINE

Eh bien ! petites indiscrètes, petites bavardes, vous voilà encore, selon votre habitude, importunant ce pauvre Minuccio !

PREMIÈRE DEMOISELLE

Nous voulons qu'il nous dise une romance.

DEUXIÈME DEMOISELLE

Et des tensons.

TROISIÈME DEMOISELLE

Et des jeux-partis.

LA REINE*(à Minuccio.)*

Sais-tu que j'ai à me plaindre de toi ? On te voit paraître quand le roi arrive, mais dès que je suis seule, tu ne te montres plus.

SER VESPASIANO*(s'avançant.)*

Votre Majesté est dans une grande erreur. Il ne se passe point de jour qu'on ne me voie en ce palais.

LA REINE

Bonjour, Vespasiano, bonjour.

MINUCCIO(*à part.*)

Que va-t-il devenir maintenant ? Il est soldat, il faut qu'il parte.

LE ROI(*lisant d'un air distrait, et s'adressant à Minuccio.*)

Je suis bien aise de te voir. Tu vas me conter les nouvelles. Allons, bois un verre de vin.

SER VESPASIANO(*buvant.*)

Votre Majesté a bien de la bonté. Mon mariage n'est point encore fait.

LE ROI

C'est toi, Vespasiano ? Eh bien ! un autre jour.

SER VESPASIANO

Certainement, Sire, certainement.(*Aux demoiselles.*)

Qu'avez-vous à rire, vous autres ?

PREMIÈRE DEMOISELLE

Ah ! vous autres !

SER VESPASIANO

Oui, vous et les autres. Le roi m'interroge, et je réponds. Qu'y a-t-il là de si plaisant ?

DEUXIÈME DEMOISELLE

Beau sire chevalier, comment se porte votre cheval, depuis que nous ne vous avons vu ?

TROISIÈME DEMOISELLE

Nous avons eu grand'peur pour lui.

PREMIÈRE DEMOISELLE

Et votre casque ?

DEUXIÈME DEMOISELLE

Et votre lance ?

TROISIÈME DEMOISELLE

Les avez-vous fait rajuster ?

SER VESPASIANO

Je ne fais point de cas des railleries des femmes.

PREMIÈRE DEMOISELLE

Nous vous interrogeons, répondez ; sinon, nous dirons que vous n'êtes pas plus habile à repartir un

mot de courtoisie...

SER VESPASIANO

Eh bien ?

DEUXIÈME DEMOISELLE

Qu'à parer une lance courtoise.

SER VESPASIANO(*à part.*)

Petites perruches mal apprises !

LA REINE

Minuccio est si préoccupé qu'il n'entend pas ce qu'on dit près de lui.

MINUCCIO

Il est vrai, madame, et j'en demande très humblement pardon à Votre Majesté. Je ne saurais penser depuis hier qu'à cette pauvre fille,... je veux dire à ce pauvre garçon,... non, je me trompe, c'est une romance que je tâche de me rappeler.

LA REINE

Une romance ? Tu nous la diras tout à l'heure. Mes bonnes amies veulent des jeux-partis. Fais-leur quelques demandes pour les divertir. — Ser Vespasiano.

SER VESPASIANO

Majesté.

LA REINE

Savez-vous trouver de bonnes réponses ?

SER VESPASIANO(*à part.*)

Encore la même plaisanterie !(*Haut.*)

Il n'y a pas de ma faute, madame, en vérité, il n'y en a pas.

LA REINE

De quoi parlez-vous ?

SER VESPASIANO

De mon mariage. C'est bien malgré moi, je vous le jure, qu'il n'a pas été consommé.

LA REINE

Une autre fois, une autre fois.

SER VESPASIANO

Votre Majesté sera satisfaite.(*À part.*)

Un autre jour, a dit le roi ; une autre fois, a ajouté la reine, et quand j'ai salué, tous deux m'ont tutoyé ; en sorte que je suis au comble de la faveur.

LE ROI*(lisant toujours.)*

Voilà qui est bien. — Ne parliez-vous pas de jeux-partis ?

LA REINE

Oui, Sire, s'il vous plaît d'ordonner...

LE ROI

Vous savez que je n'y entends rien ; mais il n'importe. Allons, Minuccio, fais jaser un peu ces jeunes filles.

(Tout le monde s'assoit en cercle.)

MINUCCIO

Lequel vaut mieux, mesdemoiselles, ou posséder ou espérer ?

SER VESPASIANO

Il vaut beaucoup mieux posséder.

MINUCCIO

Pourquoi, magnifique seigneur ?

SER VESPASIANO

Mais parce que... Cela saute aux yeux

PREMIÈRE DEMOISELLE

Et si ce qu'on possède est une bourse vide, un nez très long, ou un coup d'épée ?

SER VESPASIANO

Alors, l'espérance serait préférable.

DEUXIÈME DEMOISELLE

Et si ce qu'on espère est la main d'une jeune fille, qui ne veut pas de vous et qui s'en moque ?

SER VESPASIANO

Ah ! diantre ! dans ce cas-là, je ne sais pas trop...

PREMIÈRE DEMOISELLE

Il faut posséder beaucoup de patience.

DEUXIÈME DEMOISELLE

Et espérer peu de plaisir.

MINUCCIO*(à la troisième demoiselle.)*

Et vous, ma mie, vous ne dites rien ?

TROISIÈME DEMOISELLE

C'est que votre question n'en est pas une, puisqu'on nous dit que l'espérance est le seul vrai bien qu'on puisse posséder.

LA REINE

Ser Vespasiano est vaincu. Une autre demande, Minuccio.

MINUCCIO

Lequel vaut mieux, ou l'amant qui meurt de douleur de ne plus voir sa maîtresse, ou l'amant qui meurt de plaisir de la revoir ?

LES DEMOISELLES(*ensemble.*)

Celui qui meurt ! celui qui meurt

SER VESPASIANO

Mais puisqu'ils meurent tous les deux...

LES DEMOISELLES

Celui qui meurt ! celui qui meurt !

SER VESPASIANO

Mais on vous dit,... on vous demande...

PREMIÈRE DEMOISELLE

Nous n'aimons que les amants qui meurent d'amour !

SER VESPASIANO

Mais observez qu'il y a deux manières...

DEUXIÈME DEMOISELLE

Il n'y a que ceux-là qui aiment véritablement.

SER VESPASIANO

Cependant...

TROISIÈME DEMOISELLE

Et nous n'en aurons jamais d'autres.

TOUTES LES DEMOISELLES(*ensemble.*)

Et nous n'en aurons jamais d'autres.

LE ROI

Lequel vaut mieux, ou de jeunes filles sages, réservées et silencieuses, ou de petites écervelées qui crient et qui m'empêchent de finir ma lecture ? Voyons, Minuccio, où est ta viole ?

MINUCCIO

Permettez, Sire, que je ne m'en serve pas. La musique de ma romance nouvelle n'est pas encore composée ; j'en sais seulement les paroles.

LE ROI

Eh bien ! soit. — Et vous, mesdemoiselles...

PREMIÈRE DEMOISELLE

Sire, nous ne dirons plus un mot.

SER VESPASIANO(*à part.*)

Quant à moi, j'ai assez de tisons et de chansons comme cela. Leurs Majestés m'ont ordonné de presser le jour de mes noces... Qui me résisterait à présent ? Je m'esquive donc et vole chez cette belle.

Acte II - Scène VII

(LES PRÉCÉDENTS , EXCEPTÉ SER VESPASIANO .)

LA REINE *(à Minuccio.)*

Les paroles sont-elles de toi ?

MINUCCIO

Non, madame.

LA REINE

Est-ce de Cipolla ?

MINUCCIO

Encore moins.

LE ROI

Commence toujours.

MINUCCIO

L'auteur de ma romance est une jeune fille.

LA REINE

En vérité !

MINUCCIO

Une jeune fille charmante, belle et sage, aimable et modeste ; et ma romance est une plainte amoureuse.

LA REINE

Tout aimable qu'elle est, elle n'est donc pas aimée ?

MINUCCIO

Non, madame, jusqu'à dix-huit ans, son cœur n'avait pas encore parlé. De tous ceux qu'attiraient ses charmes, un seul, fils d'un ancien ami, n'avait pas été repoussé. Dans l'espoir de faire fortune, et de voir agréer ses soins, il s'était exilé volontairement, et, durant de longues années, il avait étudié pour être avocat.

LE ROI

Encore un avocat !

MINUCCIO

Oui, Sire ; mais pendant qu'il était absent, l'indifférente et cruelle beauté a rencontré, pour son malheur, celui qui devait venger l'Amour. Un jour, étant à sa fenêtre avec quelques-unes de ses

amies, elle vit passer un cavalier qui allait aux fêtes de la reine. Elle suivit ce cavalier ; elle le vit au tournoi où il fut vainqueur... Un regard décida de sa vie.

LE ROI

Voilà un singulier roman.

MINUCCIO

Depuis ce jour, elle est tombée dans une mélancolie profonde, car celui qu'elle aime ne peut lui appartenir. La pauvre dédaignée ne s'abuse pas, elle sait que sa folle passion doit rester cachée dans son cœur ; mais l'infortunée a perdu le sommeil, sa raison s'affaiblit, une langueur mortelle la fait pâlir de jour en jour. Enfin, sur le bord de la tombe, la douleur l'oblige à rompre le silence. Son amant ne la connaît pas, il ne lui a jamais adressé la parole, peut-être même ne l'a-t-il jamais vue ; elle ne veut pas mourir sans qu'il sache pourquoi, et elle se décide à lui écrire ainsi : *(Il lit :)*
Va dire, Amour, ce qui cause ma peine, À monseigneur, que je m'en vais mourir, Et, par pitié, venant me secourir, Qu'il m'eût rendu la mort moins inhumaine. À deux genoux je demande merci. Par grâce, Amour, va-t'en vers sa demeure. Dis-lui comment je prie et pleure ici, Tant et si bien qu'il faudra que je meure Tout enflammée, et ne sachant point l'heure Où finira mon adoré souci. Qui sait pourtant, sur mon pâle visage, Si ma douleur lui déplairait à voir ? De l'avouer je n'ai pas le courage. Hélas ! Amour, fais-lui mon mal savoir. Puis donc, Amour, que tu n'as pas voulu À ma tristesse accorder cette joie, Que dans mon cœur mon doux seigneur ait lu, Ni vu les pleurs où mon chagrin se noie, Dis-lui, du moins, et tâche qu'il le croie, Que je vivrais si je ne l'avais vu.

LA REINE

Tu dis que cette romance est d'une jeune fille ?

MINUCCIO

Oui, madame.

LA REINE

Si cela est vrai, tu lui diras qu'elle a une amie, et tu lui donneras cette bague.
(Elle ôte une bague de son doigt.)

LE ROI

Mais pour qui cette chanson a-t-elle été faite ? Il semble, d'après les derniers mots, que ce doive être pour un étranger. Le connais-tu ? quel est son nom ?

MINUCCIO

Je puis le dire à Votre Majesté, mais à elle seule.

LE ROI

Bon ! quel mystère !

MINUCCIO

Sire, j'ai engagé ma parole.

LE ROI

Éloignez-vous donc, mesdemoiselles. Je suis curieux de savoir ce secret. Quant à la reine, tu sais

que je suis seul quand il n'y a qu'elle près de moi.
(*Les demoiselles se retirent au fond du théâtre.*)

MINUCCIO

Sire, je le sais, et je suis prêt...

LA REINE

Non, Minuccio. Je te remercie d'avoir assez bonne opinion de moi pour me confier ton honneur ; mais puisque tu l'as engagé, je ne suis plus ta reine en ce moment, je ne suis qu'une femme, qui ne veut pas être cause qu'un galant homme puisse se faire un reproche.
(*Elle sort.*)

LE ROI

Eh bien ! à qui s'adressent ces vers ?

MINUCCIO

Votre Majesté a-t-elle oublié qui fut vainqueur au dernier tournoi ?

LE ROI

Hé, par la croix-Dieu ! c'est moi-même.

MINUCCIO

C'est à vous-même aussi que ces vers sont adressés.

LE ROI

À moi, dis-tu ?

MINUCCIO

Oui, Sire. Dans ce que j'ai raconté, je n'ai rien dit qui ne fût véritable. Cette jeune fille que je vous ai dépeinte belle, jeune, charmante, et mourant d'amour, elle existe, elle demeure là, à deux pas de votre palais ; qu'un de vos officiers m'accompagne, et qu'il vous rende compte de ce qu'il aura vu. Cette pauvre enfant attend la mort, c'est à sa prière que je vous parle ; sa beauté, sa souffrance, sa résignation, sont aussi vraies que son amour. — Carmosine est son nom.

LE ROI

Cela est étrange.

MINUCCIO

Et ce jeune homme à qui son père l'avait promise, qui est allé étudier à Padoue, et qui comptait l'épouser au retour, Votre Majesté l'a vu ce matin même ; c'est lui qui est venu demander du service à l'armée de Naples ; celui-là mourra aussi, j'en répons, et plus tôt qu'elle, car il se fera tuer.

LE ROI

Je m'en suis douté. Cela ne doit pas être ; cela ne sera pas. Je veux voir cette jeune fille.

MINUCCIO

L'extrême faiblesse où elle est...

LE ROI

J'irai. Cela semble te surprendre ?

MINUCCIO

Sire, je crains que votre présence...

LE ROI

J'irai, te dis-je. Je la verrai, je lui parlerai. Je ne veux pas que cette jeune fille meure ; je ne le veux pas.

MINUCCIO

Il ne sera pas facile de l'en empêcher, car elle l'a résolu, et la besogne est à moitié faite. Sire, prenez garde de l'achever en cherchant à la sauver.

LE ROI

Ne disais-tu pas, tout à l'heure, que tu aurais parlé devant la reine ?

MINUCCIO

Oui, Sire.

LE ROI

Viens chez elle avec moi.

ACTE TROISIÈME

(Un jardin. — À gauche, une fontaine avec plusieurs sièges et un banc. — À droite, la maison de maître Bernard. — Dans le fond, une terrasse et une grille.)

ACTE TROISIÈME - Scène première

(*CARMOSINE , ASSISE SUR LE BANC ; PRÈS D'ELLE PERILLO ET MAÎTRE BERNARD , MINUCCIO , ASSIS SUR LE BORD DE LA FONTAINE , SA GUITARE À LA MAIN .*)

CARMOSINE

"Va dire, Amour, ce qui cause ma peine..." Que cette chanson me plaît, mon cher Minuccio !

MINUCCIO

Voulez-vous que je la recommence ? Nous sommes à vos ordres, moi et mon bâton.
(*Il montre le manche de sa guitare.*)

CARMOSINE

Ne te montre pas si complaisant, car je te la ferais répéter cent fois, et je voudrais l'entendre encore et toujours, jusqu'à ce que mon attention et ma force fussent épuisées, et que je pusse mourir en y rêvant ! — Comment la trouves-tu, Perillo ?

PERILLO

Charmante quand c'est vous qui la dites.

MAÎTRE BERNARD

Je trouve cela trop sombre. Je ne sais ce que c'est qu'une chanson lugubre. Il me semble qu'en général on ne chante pas à moins d'être gai, moi, du moins, quand cela m'arrive,... mais cela ne m'arrive plus.

CARMOSINE

Pourquoi donc, et que reprochez-vous à cette romance de notre ami ? "Va dire, Amour, ce qui cause ma peine..." Comment dit-elle donc ensuite ?

MAÎTRE BERNARD

Rien de bon, je n'aime point cela.

CARMOSINE

C'est une romance espagnole, et notre roi don Pèdre l'aime beaucoup n'est-ce pas, Minuccio ?

MINUCCIO

Il me l'a dit, et la reine aussi l'a fort approuvée.

MAÎTRE BERNARD

Grand bien leur fasse ! un air d'enterrement !

CARMOSINE

Perillo est peut-être, quoiqu'il ne le dise pas, de l'avis de mon père, car je le vois triste.

PERILLO

Non, je vous le jure.

CARMOSINE

Ce serait bien mal ; ce serait me faire croire que tu ne m'as pas entièrement pardonné.

PERILLO

Pensez-vous cela ?

CARMOSINE

J'espère que non ; cependant je me sens bien coupable. J'ai été bien folle, bien ingrate ; et toi, pauvre ami, tu venais de si loin, tu avais été absent si longtemps ! Mais que veux-tu ! je souffrais hier.

MAÎTRE BERNARD

Et maintenant...

CARMOSINE

Ne craignez plus rien ; cette fois mes maux vont finir.

MAÎTRE BERNARD

Hier tu en disais autant.

CARMOSINE

Oh ! j'en suis bien sûre aujourd'hui. Minuccio, je voulais te demander...

MINUCCIO

Que cherchez-vous ?

CARMOSINE

Où est donc ta romance ? Il me semble que j'en ai oublié un mot.

(Minuccio lui donne sa romance écrite ; elle la relit tout bas.)

ACTE TROISIÈME - Scène II

(*LES PRÉCÉDENTS , SER VESPASIANO , DAME PÂQUE , SORTANT DE LA MAISON .*)

SER VESPASIANO(*à dame Pâque.*)

Que vous avais-je dit ? Cela ne pouvait manquer. Voyez quel délicieux tableau de famille !

DAME PÂQUE

Vous êtes un homme incomparable pour accommoder toute chose.

SER VESPASIANO

Ce n'était rien ; un mot, belle dame, un mot a suffi. Je n'ai fait que répéter exactement à votre aimable fille ce que Leurs Majestés m'avaient dit à moi-même.

DAME PÂQUE

Et elle a consenti ?

SER VESPASIANO

Pas précisément. Vous savez que la pudeur d'une jeune fille...

CARMOSINE(*se levant.*)

Ser Vespasiano !

SER VESPASIANO

Ma princesse.

CARMOSINE

Vous faites la cour à ma mère, sans quoi j'allais vous demander votre bras.

SER VESPASIANO

Mon bras et mon épée sont à votre service.

CARMOSINE

Non, je ne veux pas être importune. Viens, Perillo, jusqu'à la terrasse.

(*Elle s'éloigne avec Perillo.*)

SER VESPASIANO(*à dame Pâque.*)

Vous le voyez, elle me lance des œillades bien flatteuses. Mais qu'est-ce donc que ce petit Perillo ? — Je vous avoue qu'il me chagrine de le voir ; il se donne des airs d'amoureux, et si ce n'était le respect que je vous dois, je ne sais à quoi il tiendrait...

DAME PÂQUE

Y pensez-vous ? Se hasarderait-on ?... Vous êtes trop bouillant, chevalier.

SER VESPASIANO

Il est vrai. Vous me disiez donc que pour ce qui regarde la dot...

(Ils s'éloignent en se promenant.)

ACTE TROISIÈME - Scène III

(*MINUCCIO , MAÎTRE BERNARD .*)

MAÎTRE BERNARD

Tu crois à tout cela, Minuccio ?

MINUCCIO

Oui ; je l'écoute, je l'observe, et je crois que tout va pour le mieux.

MAÎTRE BERNARD

Tu crois à cette espèce de gaieté ? Mais toi-même, es-tu bien sincère ? Pourquoi ne veux-tu pas me dire ce qu'elle t'a confié hier, seul à seul ?

MINUCCIO

Je vous ai déjà répondu que je n'avais rien à vous répondre. Elle m'avait chargé, comme vous le voyez, de lui ramener Perillo. À peine avait-il essayé son casque, l'oiseau chaperonné est revenu au nid.

MAÎTRE BERNARD

Tout cela est étrange, tout cela est obscur. Et ce refrain que tu vas lui chanter, afin d'entretenir sa tristesse !

MINUCCIO

Vous voyez bien qu'il ne sert qu'à la chasser. Pensez-vous que je cherche à nuire ?

MAÎTRE BERNARD

Non, certes, mais je ne puis me défendre... Écoute, il faut que je te dise tout, bien que tu ne veuilles me rien dire. Une chose ici me fait plus que douter, me fait frémir, entends-tu bien ? Cette nuit, poussé par l'inquiétude, je m'étais approché doucement de la chambre de Carmosine, pour écouter si elle dormait. À travers la fente de la porte, entre le gond et la muraille, je l'ai vue assise dans son lit, avec un flambeau tout près d'elle ; elle écrivait, et, de temps en temps, elle semblait réfléchir très profondément, puis elle reprenait sa plume avec une vivacité effrayante, comme si elle eût obéi à quelque impression soudaine. Mon trouble en la voyant, ou ma curiosité, sont devenus trop forts. Je suis entré : tout aussitôt sa lumière s'est éteinte, et j'ai entendu le bruit d'un papier qui se froissait en glissant sous son chevet.

MINUCCIO

C'est quelque adieu à ce pauvre Antoine, qui s'est fait soldat, à ce qu'il croit.

MAÎTRE BERNARD

Ma fille l'ignorait.

MINUCCIO

Oh ! que non. Est-ce qu'un amant s'en va en silence ? Il ne se noierait même pas sans le dire.

MAÎTRE BERNARD

Je n'en sais rien, mais je croirais presque... Voilà cet imbécile qui revient avec ma femme. —
Rentrons ; je veux que tu saches tout.

MINUCCIO

C'est encore votre fille qui a rappelé celui-là. Vous voyez bien qu'elle ne pense qu'à rire.
(Ils rentrent dans la maison.)

ACTE TROISIÈME - Scène IV

(SER VESPASIANO ET DAME PÂQUE VIENNENT DU FOND DU JARDIN .)

SER VESPASIANO

Pour la dot, je suis satisfait, et je vous quitte pour voler chez le tabellion, afin de hâter le contrat.

DAME PÂQUE

Et moi, chevalier, je suis ravie que vous soyez de si bonne composition.

SER VESPASIANO

Comment donc ! la dot est honnête, la fille aussi ; mon but principal est de m'attacher à votre famille.

DAME PÂQUE

Mon mari fera quelques difficultés ; entre nous, c'est une pauvre tête, un homme qui calcule, un homme besogneux.

SER VESPASIANO

Bah ! cela me regarde. Nous ferons des noces, si vous m'en croyez, magnifiques. Le roi y viendra.

DAME PÂQUE

Est-ce possible !

SER VESPASIANO

Il y dansera, mort-Dieu ! il y dansera, et avec vous-même, dame Pâque. Vous serez la reine du bal.

DAME PÂQUE

Ah ! ces plaisirs-là ne m'appartiennent plus.

SER VESPASIANO

Vous les verrez renaître sous vos pas. Je vole chez le tabellion.

ACTE TROISIÈME - Scène V

(CARMOSINE ET PERILLO VIENNENT DU FOND .)

CARMOSINE

Il faut me le promettre, Antoine. Songez à ce que deviendrait mon père si Dieu me retirait de ce monde.

PERILLO

Pourquoi ces cruelles pensées ? vous ne parliez pas ainsi tout à l'heure.

CARMOSINE

Songez que je suis ce qu'il aime le mieux, presque sa seule joie sur la terre. S'il venait à me perdre, je ne sais vraiment pas comment il supporterait ce malheur. S'il est vrai que vous m'avez aimée, vous prendrez ma place après moi.

PERILLO

Rien après vous !

CARMOSINE

Vous la prendrez, si vous êtes honnête homme... Je vous lègue mon père.

PERILLO

Carmosine !... Vous me parlez, en vérité, comme si vous aviez un pied dans la tombe. Cette romance que, tout à l'heure, vous vous plaisiez à répéter, je ne m'y suis pas trompé, j'en suis sûr, c'est votre histoire, c'est pour vous qu'elle est faite, c'est votre secret : vous voulez mourir.

CARMOSINE

Prends garde ! Ne parle pas si haut.

PERILLO

Vous me recommandiez votre père... Vous ne voudriez pas tuer sa fille !

CARMOSINE

Ce n'est pas la peine, mon ami ; la mort n'a que faire d'une main si faible.

PERILLO

Mais vous souhaitez donc qu'elle vienne ? Pourquoi trompez-vous votre père ? Pourquoi affectez-vous devant lui ce repos, cet espoir que vous n'avez pas, cette sorte de joie qui est si loin de vous ?

CARMOSINE

Non, pas si loin que tu peux le croire. Lorsque Dieu nous appelle à lui, il nous envoie, n'en doute point, des messagers secrets qui nous avertissent. J'espère, j'espère être heureuse. J'en ai déjà de charmants présages.

PERILLO

Vous l'aimez beaucoup, Carmosine.

CARMOSINE

De qui parles-tu ?

PERILLO

Je n'en sais rien ; mais la mort seule n'a point tant d'attraits.

CARMOSINE

Écoute. Ne fais pas de vaines conjectures, et ne cherche pas à pénétrer un secret qui ne saurait être bon à personne ; tu l'apprendras quand je ne serai plus. Tu vas maintenant aller dans ma chambre ; voici une clef, tu ouvriras un coffre qui est derrière le chevet de mon lit, tu y trouveras une robe de fête... je ne la porterai plus, celle-là, je l'ai portée aux fêtes de la reine, lorsque pour la première fois... Il y a dessous un papier écrit, que tu prendras et que tu garderas ; je te le confie... à toi seul, n'est-ce pas ?

PERILLO

Votre testament, Carmosine ?

CARMOSINE

Oh ! cela ne mérite pas d'être appelé ainsi. De quoi puis-je disposer au monde ? C'est bien peu de chose que ces adieux qu'on laisse malgré soi à la vie, et qu'on nomme dernières volontés ! Tu y trouveras ta part, Perillo.

PERILLO

Ma part ! Dieu juste, quelle horreur !... Et vous pensez qu'il est possible...

CARMOSINE

Épargne-moi, épargne-moi. Nous en reparlerons tout à l'heure, il se fait tard. Va, mon ami, fais ce que je t'ai dit.

PERILLO *(en sortant.)*

Ah ! cela est horrible !

ACTE TROISIÈME - Scène VI

CARMOSINE (*SEULE*)

Ta part ! pauvre et excellent cœur ! — Elle eût été plus douce, et tu la méritais, si l'impitoyable hasard ne m'eût fait rencontrer... Dieu puissant ! quel blasphème sort donc de mes lèvres ! Ô ma douleur, ma chère douleur, j'oserais me plaindre de toi ? Toi mon seul bien, toi ma vie et ma mort, toi qu'il connaît maintenant ? Ô bon Minuccio, digne, loyal ami ! il t'a écouté, tu lui as tout dit, il a souri, il a été touché, il m'a envoyé une bague... (*Elle la baise.*)

Tu reposeras avec moi ! Ah ! quelle joie, quel bonheur ce matin quand j'ai entendu ces mots : Il sait tout ! Qu'important maintenant et mes larmes, et ma souffrance, et toutes les tortures de la mort ! Il sait que je pleure, il sait que je souffre ! Ô mon amour ! ô charme inconcevable ! délicieuse souffrance, tu es satisfaite ! je meurs tranquille, et mes vœux sont comblés. — L'a-t-il compris en m'envoyant cette bague ? A-t-il senti qu'en disant que j'aimais, je disais que j'allais mourir ? Oui, il m'a comprise, il m'a devinée. Il m'a mis au doigt cet anneau qui restera seul dans ma tombe quand je ne serai plus qu'un peu de poussière... Grâce te soient rendues, ô mon Dieu ! je vais mourir, et je puis mourir ! (*On entend sonner à la grille du jardin.*)

On sonne à la grille, je crois ? — Holà ! Michel ! personne ici ? Comment m'a-t-on laissée toute seule ?

(*Elle s'approche de la maison.*)

ACTE TROISIÈME - Scène VII

(CARMOSINE , LA REINE , MICHEL , OUVRANT LA GRILLE . Une femme, qui accompagne la reine, reste au fond du théâtre.)

LA REINE

N'est-ce pas ici que demeure maître Bernard, le médecin ?

MICHEL

Oui, madame.

LA REINE

Puis-je lui parler ?

MICHEL

Je vais l'avertir.

LA REINE

Attends un instant. Qui est cette jeune fille ?

MICHEL

C'est mademoiselle Carmosine.

LA REINE

La fille de ton maître ?

MICHEL

Oui, madame.

LA REINE

Cela suffit, c'est à elle que j'ai affaire.

ACTE TROISIÈME - Scène VIII

(*CARMOSINE , LA REINE .*)

LA REINE

Pardon, mademoiselle...(*À part.*)

Elle est bien jolie.(*Haut.*)

Vous êtes la fille de maître Bernard ?

CARMOSINE

Oui, madame.

LA REINE

Puis-je, sans être indiscreète, vous demander un moment d'entretien ?(*Carmosine lui fait signe de s'asseoir.*)

Vous ne me connaissez pas ?

CARMOSINE

Je ne saurais dire...

LA REINE(*s'asseyant.*)

Je suis parente... un peu éloignée... d'un jeune homme qui demeure ici, je crois, et qui se nomme Perillo.

CARMOSINE

Il est à la maison, si vous voulez le voir...

LA REINE

Tout à l'heure, si vous le permettez. — Je suis étrangère, mademoiselle, et j'occupe à la cour d'Espagne une position assez élevée. Je porte à ce jeune homme beaucoup d'intérêt, et il serait possible qu'un jour le crédit dont je puis disposer devînt utile à sa fortune.

CARMOSINE

Il le mérite à tous égards.

(*Maître Bernard et Minuccio paraissent sur le seuil de la maison.*)

MAÎTRE BERNARD(*bas à Minuccio.*)

Qui donc est là avec ma fille ?

MINUCCIO

Ne dites mot, venez avec moi.

(*Il l'emmène.*)

LA REINE

C'est précisément sur ce point que je désire être éclairée. Vous avez été élevée avec ce jeune homme ; vous le connaissez depuis son enfance. — Est-ce un honnête homme ? est-ce un homme de cœur ?

CARMOSINE

Je le crois ainsi ; mais, madame, je ne suis pas un assez bon juge...

LA REINE

Je m'en rapporte entièrement à vous. Si ce jeune homme demandait votre main, l'épouseriez-vous ?

CARMOSINE

Mais, madame...

LA REINE

En supposant, bien entendu, que votre cœur fût libre, et qu'aucun engagement ne vînt s'opposer à cette alliance.

CARMOSINE

Mais, madame, dans quel but me demandez-vous cela ?

LA REINE

C'est que j'ai pour amie une jeune fille, belle comme vous, qui a votre âge, qui est, comme vous, un peu souffrante ; c'est de la mélancolie ou peut-être quelque chagrin secret qu'elle dissimule, je ne sais trop, mais j'ai le projet, si cela se peut, de la marier, et de la mener à la cour, afin d'essayer de la distraire ; car elle vit dans la solitude, et vous savez de quel danger cela est pour une jeune tête qui s'exalte, se nourrit de désirs, d'illusions ; et qui, hélas ! en cherchant l'impossible, passe bien souvent à côté du bonheur. Combien j'en ai vu, des plus belles, des plus nobles et des plus sages, perdre leur jeunesse, et quelquefois la vie, pour avoir gardé de pareils secrets !

CARMOSINE

On peut donc en mourir, madame ?

LA REINE

Oui, on le peut, et ceux qui le nient ou qui s'en raillent, n'ont jamais su ce que c'est que l'amour.

CARMOSINE

Que vous me charmez de parler ainsi !

LA REINE

C'est que je dis ce que je pense. C'est pour n'être pas obligé de les plaindre qu'on ne veut pas croire à nos chagrins. Ils sont réels, et d'autant plus profonds, que ce monde qui en rit nous force à les cacher ; notre résignation est une pudeur ; nous ne voulons pas qu'on touche à ce voile, nous aimons mieux nous y ensevelir ; de jour en jour on se fait à sa souffrance, on s'y livre, on s'y abandonne, on s'y dévoue, on l'aime, on aime la mort... Voilà pourquoi je voudrais tâcher d'en préserver ma jeune amie.

CARMOSINE

Et vous songez à la marier ; est-ce que c'est Perillo qu'elle aime ?

LA REINE

Non, mon enfant, ce n'est pas lui ; mais s'il est tel qu'on me l'a dit, bon, brave, honnête (*savant, peu importe*)
, sa femme ne serait-elle pas heureuse ?

CARMOSINE

Heureuse, si elle en aime un autre !

LA REINE

Vous ne répondez pas à ma question première.

CARMOSINE

Mais, si elle en aime un autre, madame, il lui faudra donc l'oublier ?

LA REINE(*à part.*)

Je n'en obtiendrai pas davantage.(*Haut.*)
Pourquoi l'oublier ? Qui le lui demande ?

CARMOSINE

Dès qu'elle se marie, il me semble...

LA REINE

Eh bien ! achevez votre pensée.

CARMOSINE

Ne commet-elle pas un crime, si elle ne peut donner tout son cœur, toute son âme ?...

LA REINE

Je ne vous ai pas tout dit. Mais je craindrais...

CARMOSINE

Parlez, de grâce, je vous écoute ; je m'intéresse aussi à votre amie.

LA REINE

Eh bien ! supposez que celui qu'elle aime, ou croit aimer, ne puisse être à elle ; supposez qu'il soit marié lui-même.

CARMOSINE

Que dites-vous ?

LA REINE

Supposez plus encore. Imaginez que c'est un très-grand seigneur, un prince ; que le rang qu'il occupe, que le nom seul qu'il porte, mettent à jamais entre elle et lui une barrière infranchissable...
Imaginez que c'est le roi.

CARMOSINE

Ah ! madame ! qui êtes-vous ?

LA REINE

Imaginez que la sœur de ce prince, ou sa femme, si vous voulez, soit instruite de cet amour, qui est le secret de ma jeune amie, et que, loin de ressentir pour elle ni aversion ni jalousie, elle ait entrepris de la consoler, de la persuader, de lui servir d'appui, de l'arracher à sa retraite, pour lui donner une place auprès d'elle dans le palais même de son époux ; imaginez qu'elle trouve tout simple que cet époux victorieux, le plus vaillant chevalier de son royaume, ait inspiré un sentiment que tout le monde comprendra sans peine ; figurez-vous qu'elle n'a aucune défiance, aucune crainte de sa jeune rivale, non qu'elle fasse injure à sa beauté, mais parce qu'elle croit à son honneur ; supposez qu'elle veuille enfin que cette enfant, qui a osé aimer un si grand prince, ose l'avouer, afin que cet amour, tristement caché dans la solitude, s'épure en se montrant au grand jour, et s'ennoblisse par sa cause même.

CARMOSINE (*fléchissant le genou.*)

Ah ! madame, vous êtes la reine !

LA REINE

Vous voyez donc bien, mon enfant, que je ne vous dis pas d'oublier don Pèdre.

CARMOSINE

Je l'oublierai, n'en doutez pas, madame, si la mort peut faire oublier. Votre bonté est si grande, qu'elle ressemble à Dieu ! Elle me pénètre d'admiration, de respect et de reconnaissance ; mais elle m'accable, elle me confond. Elle me fait trop vivement sentir combien je suis peu digne d'en être l'objet... Pardonnez-moi, je ne puis exprimer... Permettez que je me retire, que je me cache à tous les yeux.

LA REINE

Remettez-vous, ma belle, calmez-vous. Ai-je rien dit qui vous effraie ?

CARMOSINE

Ce n'est pas de la frayeur que je ressens. Ô mon Dieu ! vous ici ! la reine ! Comment avez-vous pu savoir ?... Minuccio m'a trahie sans doute... Comment pouvez-vous jeter les yeux sur moi ?... Vous me tendez la main, madame ! Ne me croyez-vous pas insensée ?... Moi, la fille de maître Bernard, avoir osé élever mes regards !... Ne croyez-vous pas que ma démence est un crime, et que vous devez m'en punir ?... Ah ! sans nul doute, vous le voyez ; mais vous avez pitié d'une infortunée dont la raison est égarée, et vous ne voulez pas que cette pauvre folle soit plongée au fond d'un cachot, ou livrée à la risée publique !

LA REINE

À quoi songez-vous, juste ciel !

CARMOSINE

Ah ! je mériterais d'être ainsi traitée, si je m'étais abusée un moment, si mon amour avait été autre chose qu'une souffrance ! Dieu m'est témoin, Dieu qui voit tout, qu'à l'instant même où j'ai aimé, je me suis souvenue qu'il était le roi. Dieu sait aussi que j'ai tout essayé pour me sauver de ma

faiblesse, et pour chasser de ma mémoire ce qui m'est plus cher que ma vie. Hélas ! madame, vous le savez sans doute, que personne ici-bas ne répond de son cœur, et qu'on ne choisit pas ce qu'on aime. C'est malgré mes efforts, malgré ma raison, malgré mon orgueil même, que j'ai été impitoyablement, misérablement accablée par une puissance invincible, qui a fait de moi son jouet et sa victime. Personne n'a compté mes nuits, personne n'a vu toutes mes larmes, pas même mon père. Ah ! je ne croyais pas que j'en viendrais jamais à en parler moi-même. J'ai souhaité, il est vrai, quand j'ai senti la mort, de ne point partir sans un adieu ; je n'ai pas eu la force d'emporter dans la tombe ce secret qui me dévorait. Ce secret ! c'était ma vie elle-même, et je la lui ai envoyée. Voilà mon histoire, madame, je voulais qu'il la sût, et mourir.

LA REINE

Eh bien ! mon enfant, il la sait, car c'est lui qui me l'a racontée ; Minuccio ne vous a point trahie.

CARMOSINE

Quoi ! madame, c'est le roi lui-même...

LA REINE

Qui m'a tout dit. C'est le roi qui veut que vous repreniez courage, que vous guérissiez, que vous soyez heureuse. Je ne vous demandais, moi, qu'un peu d'amitié.

CARMOSINE *(d'une voix faible.)*

C'est lui qui veut que je reprenne courage ?

LA REINE

Oui ; je vous répète ses propres paroles.

CARMOSINE

Ses propres paroles ? Et que je guérisse ?

LA REINE

Il le désire.

CARMOSINE

Il le désire ? Et que je sois heureuse, n'est-ce pas ?

LA REINE

Oui, si nous y pouvons quelque chose.

CARMOSINE

Et que j'épouse Perillo ? Vous me le proposiez tout à l'heure... car je comprends tout à présent... votre jeune amie, c'était moi.

LA REINE

Oui, c'était vous, c'est à ce titre que je vous ai envoyé cette bague. Minuccio ne vous l'a-t-il pas dit ?

CARMOSINE

C'était vous ?... Je vous remercie... et je suis prête à obéir.
(*Elle tombe sur le banc.*)

LA REINE

Qu'avez-vous, mon enfant ? Grand Dieu ! quelle pâleur ! Vous ne me répondez pas ? Je vais appeler.

CARMOSINE

Non, je vous en prie ! ce n'est rien ; pardonnez-moi. Je vois maintenant que ce secret qui était ma souffrance, et qui était aussi mon seul bien, tout le monde le connaît. Le roi me méprise. Ma triste histoire, il l'a racontée ; ma romance, on la chante à table, devant ses chevaliers et ses barons. Cette bague, elle ne vient pas de lui ; Minuccio me l'avait laissé croire. À présent, il ne me reste rien ; ma douleur même ne m'appartient plus. Parlez, madame, tout ce que je puis dire, c'est que vous me voyez résignée à obéir, ou à mourir.

LA REINE

Et c'est précisément ce que nous ne voulons pas, et je vais vous dire ce que nous voulons. Écoutez donc : oui, c'est le roi qui veut d'abord que vous guérissiez, et que vous reveniez à la vie ; c'est lui qui trouve que ce serait grand dommage qu'une si belle créature vînt à mourir d'un si vaillant amour ; — ce sont là ses propres paroles. — Appelez-vous cela du mépris ? — Et c'est moi qui veux vous emmener, que vous restiez près de moi, que vous ayez une place parmi mes filles d'honneur, qui, elles aussi, sont mes bonnes amies ; c'est moi qui veux que, loin d'oublier don Pèdre, vous puissiez le voir tous les jours ; qu'au lieu de combattre un penchant dont vous n'avez pas à vous défendre, vous cédiez à cette franche impulsion de votre âme vers ce qui est beau, noble et généreux, car on devient meilleur avec un tel amour ; c'est moi, Carmosine, qui veux vous apprendre que l'on peut aimer sans souffrir, lorsque l'on aime sans rougir, qu'il n'y a que la honte ou le remords qui doivent donner de la tristesse, car elle est faite pour le coupable, et, à coup sûr, votre pensée ne l'est pas.

CARMOSINE

Bonté du ciel !

LA REINE

C'est encore moi qui veux qu'un époux digne de vous, qu'un homme loyal, honnête et brave, vous donne la main pour entrer chez moi ; qu'il sache comme moi, comme tout le monde, le secret de votre souffrance passée ; qu'il vous croie fidèle sur ma parole, que je vous croie heureuse sur la sienne, et que votre cœur puisse guérir ainsi, par l'amitié de votre reine, et par l'estime de votre époux... Prêtez l'oreille, n'est-ce pas le bruit du clairon ?

CARMOSINE

C'est le roi qui sort du palais.

LA REINE

Vous savez cela, jeune fille ?

CARMOSINE

Oui, madame ; nous demeurons si près ! nous sommes habitués à entendre ce bruit.

LA REINE

C'est le roi qui vient, en effet, et il vient ici.

CARMOSINE

Est-ce possible ?

LA REINE

Il vient nous chercher toutes deux. Entendez-vous aussi ces cloches ?

CARMOSINE

Oui, et j'aperçois derrière la grille une foule immense qui se rend à l'église. Aujourd'hui, ... je me rappelle, ... n'est-ce pas un jour de fête ? Comme ils accourent de tous côtés ! Ah ! mon rêve ! je vois mon rêve !

LA REINE

C'est l'heure de la bénédiction.

CARMOSINE

Oui, en ce moment le prêtre est à l'autel, et tous s'inclinent devant lui. Il se retourne vers la foule, il tient entre ses mains l'image du Sauveur, il l'élève... Pardonnez-moi !

(Elle s'agenouille.)

LA REINE

Prions ensemble, mon enfant ; demandons à Dieu quelle réponse vous allez faire à votre roi.

(On entend de nouveau le son des clairons. Des écuyers et des hommes d'armes s'arrêtent à la grille, le roi paraît bientôt après.)

ACTE TROISIÈME - Scène IX

(*LES PRÉCÉDENTS , LE ROI PERILLO , PRÈS DE LUI , MAÎTRE BERNARD , DAME PÂQUE , SER VESPASIANO , MINUCCIO .*)

LE ROI

Où est votre fille ?

MAÎTRE BERNARD

La voilà, Sire, devant Votre Majesté...

LE ROI(à *Carmosine.*)

C'est donc vous, gentille demoiselle, qui êtes souffrante et en danger, dit-on ? Approchez un peu, je vous prie. Vous tremblez, je crois. Vous défiez-vous de moi ?

CARMOSINE

Non, Sire.

LE ROI

Eh bien ! donc, donnez-moi la main. Que veut dire ceci, la belle fille ? Vous qui êtes jeune et qui êtes faite pour réjouir le cœur des autres, vous vous laissez avoir du chagrin ? Nous vous prions, pour l'amour de nous, qu'il vous plaise de prendre courage, et que vous soyez bientôt guérie.

CARMOSINE

Sire, c'est mon trop peu de force à supporter une trop grande peine qui est la cause de ma souffrance. Puisque vous avez pu m'en plaindre, j'espère que Dieu m'en délivrera.

LE ROI

Voilà qui est bien, mais ce n'est pas tout. Il faut m'obéir sur un autre point. Quelqu'un vous en a-t-il parlé ?

CARMOSINE

Sire, on m'a dit toute la bonté, toute la pitié qu'on daignait avoir...

LE ROI

Pas autre chose ?(À *la reine.*)

Est-ce vrai, Constance ?

LA REINE

Pas tout à fait.

LE ROI

Belle Carmosine, je parlerai en roi et en ami. Le grand amour que vous nous avez porté vous a, près de nous, mise en grand honneur ; et celui qu'en retour nous voulons vous rendre, c'est de vous

donner de notre main, en vous priant de l'accepter, l'époux que nous vous avons choisi. (*Il fait signe à Perillo, qui s'avance et s'incline.*)

Après quoi, nous voulons toujours nous appeler votre chevalier, et porter dans nos passes d'armes votre devise et vos couleurs, sans demander autre chose de vous, pour cette promesse, qu'un seul baiser.

LA REINE (*à Carmosine.*)

Donne-le, mon enfant, je ne suis pas jalouse.

CARMOSINE (*donnant son front à baiser au roi.*)

Sire, la reine a répondu pour moi. (*FIN*)